

LE PAYS DE FRANCE



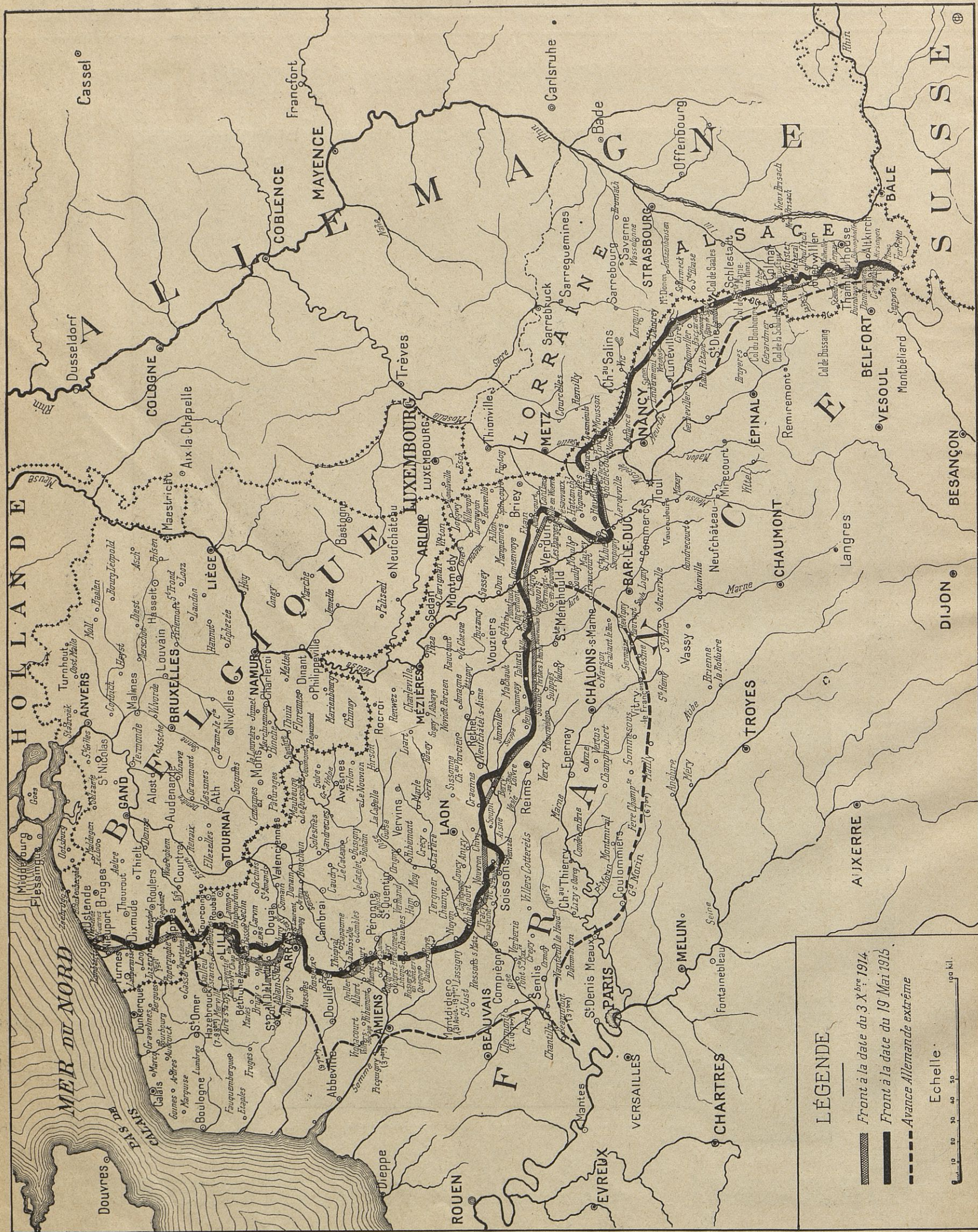
PHOT.
WALERY

G.^{le} de Maud'huy

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2 . 4 . 6
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 13 AU 20 MAI



qui ressort des récits officiels des combats qui se sont livrés sur tout le front, de la mer du Nord à Arras, dans la vallée de l'Aisne et en Lorraine, c'est l'ascendant qu'ont pris les armées alliées sur les troupes du kaiser ; le recul qui nous a été imposé provient de l'emploi déloyal des gaz asphyxiants ; mais la surprise n'a pas été de longue durée et les Allemands en ont été pour leur honte éternelle et pour les sanglantes hécatombes qu'ils ont subies. Tout le terrain perdu, nous l'avons regagné à la pointe des baïonnettes ; l'ennemi a été refoulé sur la rive droite de l'Yser et toutes ses contre-attaques sont venues se briser contre l'indomptable vaillance de nos soldats.

La preuve de cette supériorité que les armées alliées ont acquise nous la trouvons dans le nombre de prisonniers faits dans les récents combats et dans les aveux des officiers qui sont tombés entre nos mains. La campagne s'annonce bien.

En Belgique, l'armée belge a magnifiquement résisté aux assauts de l'ennemi et lui a infligé des pertes sérieuses. Nos troupes ont également repoussé quatre contre-attaques à Steenstraete en enlevant aux Allemands six mitrailleuses et un lance-bombes.

Mais ce n'était là qu'une défensive ; le 16 mai, menacé d'un enveloppement complet, l'ennemi évacuait toutes les positions qu'il occupait sur la rive gauche de l'Yser ; en effet, le 14 et le 15, une de nos colonnes, partie d'Hat-Sas et descendant le long du canal, enlevait les tranchées qui défendaient Steenstraete, tandis que ce point était abordé par l'ouest du côté de Lizerne. Nos gains sur la rive droite de l'Yser étaient maintenus. Dans cette affaire, les Allemands ont laissé plus de deux mille morts sur le terrain ; l'Yser, dont le nom seul inspire, parmi eux l'épouvante, sera leur tombeau.

L'armée britannique a continué le cours de ses succès ; le 15 mai, elle enlevait, au sud-ouest de Richebourg-Lavoué, un kilomètre de tranchées ; en même temps, au nord-est de Festubert, elle avançait de plus de 1.500 mètres dans la direction de la Quinque-Rue. Festubert n'est pas une agglomération ; c'est un long couloir bordé de maisons se dirigeant vers Fromelles, qui change de nom à deux kilomètres de l'église et devient la Quinque-Rue. Nos alliés ont fait preuve, dans ces combats, d'un courage et d'une ténacité remarquables ; c'est à la baïonnette qu'ils ont délogé les Allemands de leurs tranchées et, depuis, ils ont résisté vaillamment à toutes les contre-attaques.

Cette action de l'armée britannique, partant d'Estaires sur la Lys jusqu'à Givenchy sur le canal d'Aire à la Bassée, s'est faite en liaison avec l'offensive que nous avons continuée avec succès à Carency.

Après avoir enlevé, avec le brio que l'on sait, ce village dont les Allemands avaient fait une forteresse, nos troupes ont délogé l'ennemi de plusieurs tranchées, près de Souchez, le 13 mai ; et cependant il faisait un temps abominable qui avait rendu le terrain extrêmement glissant. Au sud-ouest d'Angres, nous attaquions à cheval sur la route Aix-Noulette-Souchez et enlevions une tranchée de plus d'un kilomètre de front, une tranchée de deuxième ligne, infligeant aux Allemands de grosses pertes.

C'est à Souchez que les chemins de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire rejoignent la grande route d'Arras à Béthune ; de ce village part aussi une route importante conduisant à Lens par Angres et Liévin. La position est donc importante et nos troupes l'ont attaquée par trois côtés. Le 14 mai, nous avons progressé vers la sucrerie de Souchez de plus de cinq cents mètres.

Les Allemands ont alors vivement attaqué vers les pentes de Notre-Dame-de-Lorette ; nous les avons repoussés et ils ont subi de lourdes pertes. Les jours suivants la pluie a redoublé de violence ; une brume épaisse a couvert la région et toute opération est devenue impossible sur ce sol détrempé de l'Artois.

Plus au sud, nous avons poursuivi, avec succès, notre offensive vers Neuville-Saint-Vaast dont une partie des maisons était encore au pouvoir des Allemands ; ceux-ci avaient amené des renforts et résistaient avec opiniâtreté ; mais peu à peu les maisons du village étaient enlevées d'assaut. La résistance de l'ennemi s'explique par cette raison que la possession du village nous amène au rebord du plateau qui domine Vimy et toute la plaine.

En quelques jours, nous avons fait prisonniers une centaine d'officiers et nous avons pris 20 canons, dont 8 pièces lourdes, et 100 mitrailleuses ou lance-bombes.

Et suivant leur habitude, pour bien marquer leur échec, les Allemands se sont particulièrement acharnés à bombarder Arras.

La naïveté des Boches n'a pas de bornes, pas plus que leur cruauté ; c'est ainsi qu'ils ont cru qu'en arborant l'étendard du Prophète ils impressionneraient nos braves tirailleurs ; le 14 mai, en effet, quel ne fut pas l'étonnement des nôtres en voyant un drapeau vert orné d'un croissant planté devant nos lignes près de Bailly, sur l'Oise. Nos turcos répondirent à cette invite en abattant le drapeau à coups de fusil, puis, l'un d'eux alla le chercher et l'apporta dans nos tranchées.

Dans la vallée de l'Aisne, le 17 mai, l'ennemi a tenté une attaque près de Berry-au-Bac, dans la région de la Ville-au-Bois ; il a été facilement repoussé.

Le 15, nous remportons un brillant succès en Champagne, au nord-ouest de Ville-sur-Tourbe, probablement sur la haute colline qui domine le village de Massiges et se relie à Beauséjour. Les Allemands ont lancé huit compagnies dans une de nos tranchées qu'ils venaient de faire sauter ; mais la riposte a été immédiate, suivant les bons principes de tactique. Nous avons contre-attaqué et repris la position. L'ennemi n'a pas ramené un seul homme ; tout a été tué ou pris ; on a retrouvé, en effet, plus de mille cadavres allemands autour des tranchées et nous avons fait quatre cents prisonniers.

Nouveaux échecs en Lorraine pour les Allemands : le 13, ils attaquaient au bois d'Ailly ; ils étaient repoussés, laissant plus de cent prisonniers entre nos mains ; le 16, c'est nous qui attaquions et nous enlevions plusieurs ouvrages ennemis, en prenant trois mitrailleuses et en faisant deux cent cinquante prisonniers. Plus à l'est, au bois le Prêtre, que nous avons définitivement conquis après une lutte de plusieurs mois, les Allemands, qui sont terrés à la lisière

de la forêt, ont essayé de sortir de leurs tranchées ; notre feu les a arrêtés net.

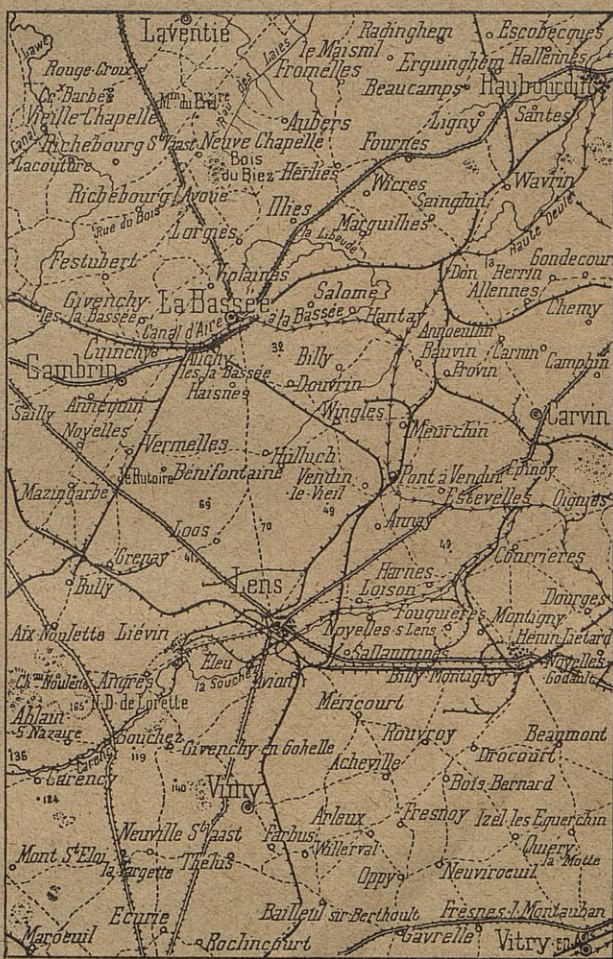
Ainsi partout, de la mer du Nord aux Vosges, nos soldats ont affirmé leur supériorité sur l'ennemi.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Peu de nouvelles sur ce qui se passe dans la presqu'île de Gallipoli. A la Chambre des Lords, dans un exposé sur la situation militaire, lord Kitchener s'est borné à déclarer, en ce qui concerne les opérations dans les Dardanelles, que les progrès des alliés étaient forcément lents en raison des très grandes difficultés que présente le pays. « Mais les Turcs, a-t-il ajouté, sont graduellement contraints d'abandonner des positions très fortes, et quoique l'ennemi soit constamment renforcé, les nouvelles du front sont pleinement satisfaisantes ».

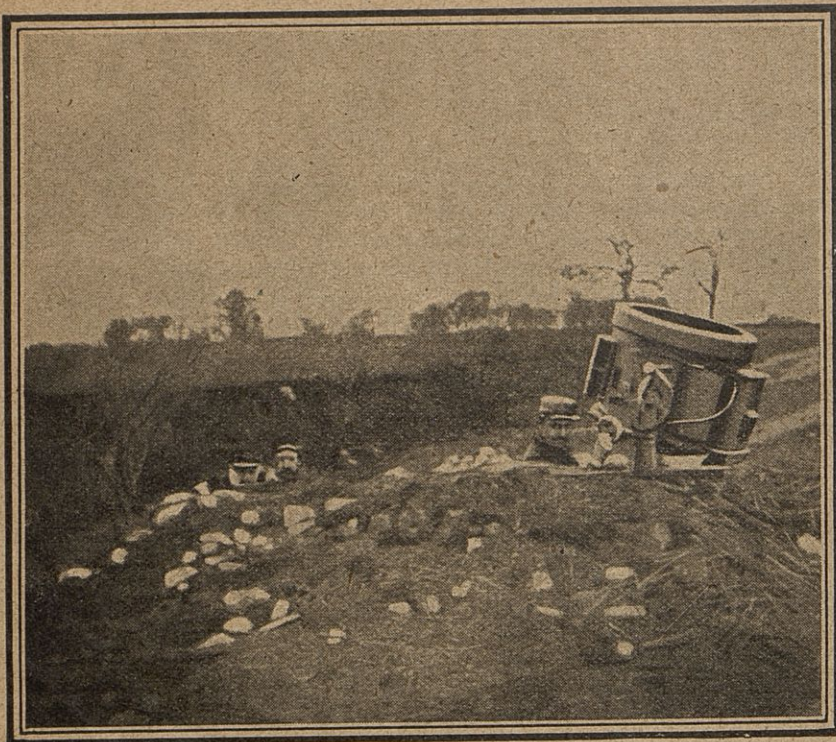
Il arrive des renseignements assez nombreux d'Athènes ; mais ils manquent d'authenticité. On sait seulement avec quelque certitude que les Turcs ont subi des pertes énormes et que le nombre des blessés arrivés à Constantinople a produit une fâcheuse impression dans la capitale de l'empire ottoman.

Le général Gouraud, qui a succédé au général d'Amade comme chef du corps expéditionnaire français, est arrivé le 16 mai aux Dardanelles.



LA RÉGION DE LA BASSÉE

AUTOUR DE LA GUERRE



La nuit, des fusées lumineuses ou des projecteurs puissants permettent de surveiller les mouvements de l'ennemi ; voici un projecteur installé auprès de nos tranchées, à ras de terre ; l'homme qui le fait manœuvrer est enfoncé dans un abri profond.

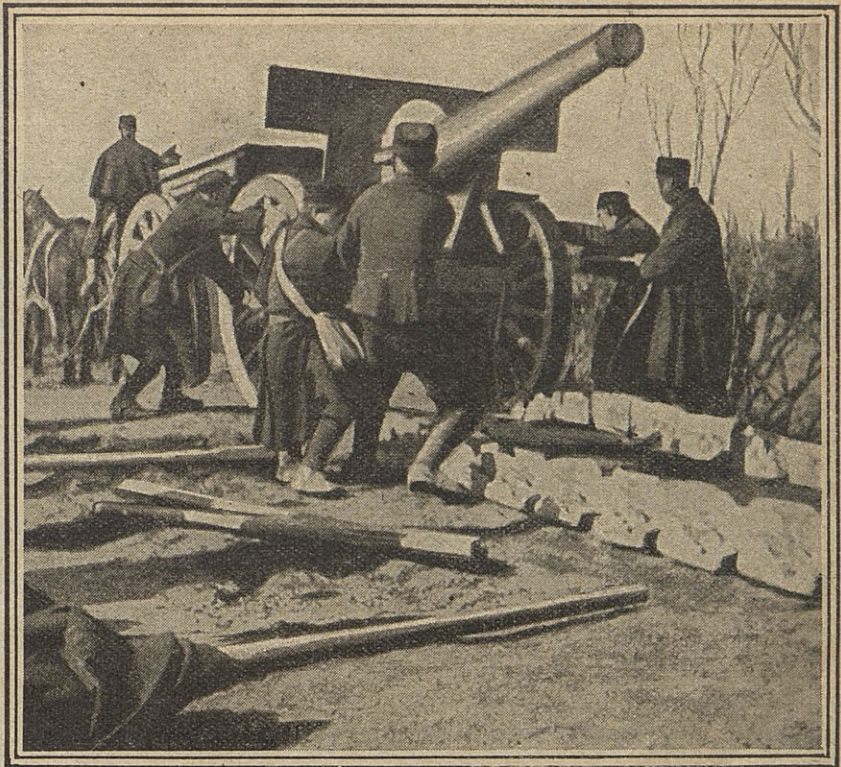


On peut dire que cette cabane a été construite avec des moyens de fortune : des tables, des voitures de ferme, des meubles brisés ont servi de matériaux ; auprès d'elle, le poilu monte la garde, impassible. — Dans la photographie du haut, à droite, on voit un cycliste-téléphoniste ; il se sert d'un poste volant de téléphone installé sur sa bicyclette ; il peut ainsi se porter rapidement d'un point à un autre et transmettre aussitôt les ordres du commandement.

SUR LES BORDS DE L'YSER



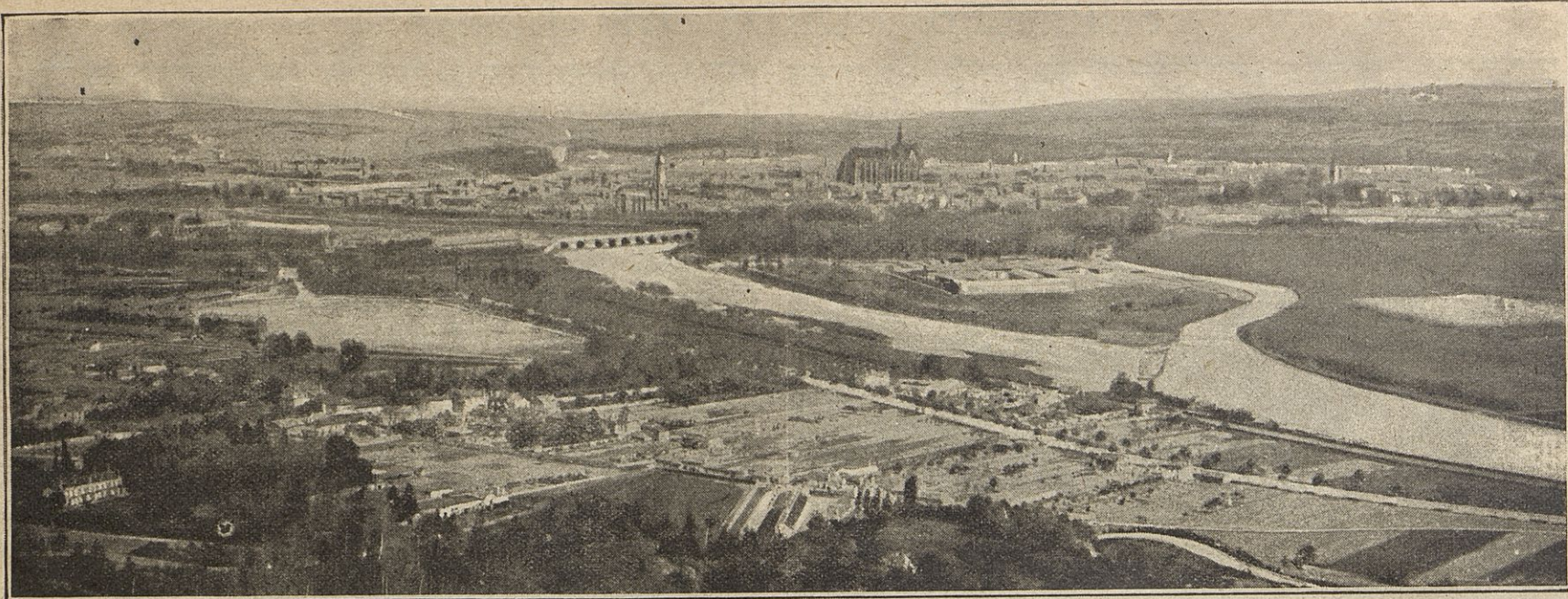
C'est en Belgique, dans les dunes et sur les rives de l'Yser, que l'artillerie lourde a d'abord fait entendre sa voix puissante ; elle a répondu avec succès aux batteries que les Allemands avaient installées dans cette région.



La mise en batterie d'une grosse pièce n'est pas chose facile ; elle demande beaucoup d'efforts et beaucoup de soins ; nos artilleurs sont passés maîtres dans l'art de bien placer leurs canons et surtout de les défilier.



Malgré toutes les précautions prises, nos batteries sont parfois repérées ; il faut alors les changer immédiatement de place. Voici une batterie, le long de l'Yser, qui va prendre position à quelque distance de son premier emplacement ; bientôt ses obus tomberont de nouveau dans les lignes ennemies, bouleversant tranchées et abris fortifiés.



VUE PANORAMIQUE DE LA VILLE DE METZ

Le Camp retranché de Metz

La question toute d'actualité, le bombardement des forts sud de Metz par nos pièces lourdes de marine, placées sur les hauteurs au nord de Mousson, a attiré l'attention du public sur la grande place de Metz, qui a joué dans notre histoire un rôle si important, et qui, actuellement, tient une place si prépondérante dans notre guerre.

LA VILLE DE METZ

Metz est une des plus anciennes villes romaines fondées par les conquérants des Gaules.

Bâtie au confluent de la Moselle et de la Seille, elle n'occupait, au début, que l'étroite langue de terre qui se redresse entre ces deux rivières et forme la butte de Sainte-Croix. C'est sur les Hauts-de-Sainte-Croix qu'était bâtie la citadelle romaine et où résidait le consul qui commandait la région. Metz s'appelait alors *Divodurum*, elle était la capitale de la Gaule-Belgique et avait été construite comme point d'appui de défense contre les invasions des tribus germaniques.

De Metz partaient six grandes voies romaines : deux de Metz à Reims ; deux de Metz à Trèves ; une de Metz à Strasbourg ; une de Metz à Mayence.

Les vestiges de la domination romaine sont encore nombreux dans les environs de Metz. L'aqueduc de Gorse, à Jouys-aux-Arches, qui date du IV^e siècle, est encore très visible.

A la mort de Clovis (511), Metz devint la capitale de l'Austrasie ; ce fut un des berceaux de la famille carolingienne. Par le traité de Verdun, elle échut à Lothaire (843), d'où elle prit la prépondérance dans cette partie de pays appelé « Lotharingen » ou Lorraine.

Elle profita des troubles du moyen-âge pour conquérir son indépendance. Devenue ville libre de l'empire d'Allemagne, elle fut administrée par des comtes, des évêques. La lutte avec la bourgeoisie s'aggrava durant toute la période des XIV^e, XIII^e et XII^e siècles.

Elle fut occupée par Montmorency et le parti catholique. Henri II, roi de France, y fit son entrée solennelle le 18 avril 1552.

Assiégée par Charles-Quint, en octobre 1552, elle fut défendue par le duc de Guise, et repoussa l'ennemi.

Depuis lors, elle resta imprenable et fut surnommée « Metz-la-Putelle ».

Elle forma à cette époque une principauté dite des trois évêchés, Metz-Toul-Verdun, dont elle était la capitale ; elle devint le chef-lieu du département de la Moselle en 1790 et résista aux sièges des alliés en 1814 et en 1815.

En 1870, son histoire douloureuse commence. Elle voit les armées françaises, repoussées de la frontière de l'Est, se grouper dans son camp retranché, aménagé depuis 1867.

L'armée du maréchal Bazaine, composée des 2^e, 3^e, 4^e et 6^e corps, plus la Garde impériale, s'enferme sous la protection de ses forts avancés, et cette armée qui comptait 150.000 hommes attend que la famine et les privations la livre, elle et la ville de Metz, à l'ennemi.

Passée après le traité de Francfort sous la domination allemande, elle voit ses ennemis séculaires entrer et s'installer dans ses murs.

L'empire allemand l'annexe aux territoires germaniques d'empire ; elle devient capitale de la Lorraine allemande et le siège du 16^e corps d'armée allemand.

Dès lors, elle va être de la part de l'ennemi l'objet de tous ses soins pour la parer, l'orner, l'embellir, la défendre, la protéger.

On ne comptera pas avec elle, soit pour conquérir le reste de population française demeurée dans ses murs, soit pour donner un essor nouveau à son existence de grande ville allemande.

Des constructions énormes, des gares, des casernes, des promenades, des terrasses, tout sera employé pour la rendre digne de la place qu'elle doit occuper actuellement dans la nouvelle position où l'ont placée les traités de paix.

Metz a été embellie à la manière allemande, c'est-à-dire lourdement ; il est incontestable cependant qu'elle a beaucoup progressé depuis 1870.

Mais c'est surtout comme camp retranché qu'elle a pris un essor prodigieux.

A l'enceinte fortifiée de 1870, qui comprenait quelques forts sur la rive droite et la rive gauche de la Moselle, a succédé la grande enceinte des « Festes Allemandes ». On en compte dix-sept qui entourent et protègent la ville.

Metz est devenue un camp retranché de premier ordre dont le périmètre de défense comprend près de 75 kilomètres d'étendue.

La situation géographique de Metz

La ville de Metz est située sur la Moselle moyenne, presque à égale distance entre ses sources dans les Vosges françaises et son confluent avec le Rhin à Coblenz.

La Moselle est une rivière qui, depuis ses sources jusqu'à son confluent, coule dans un lit encaissé, une vallée étroite, bordée de chaque côté par des



PROFIL NORD-SUD PASSANT PAR LA CATHÉDRALE DE METZ

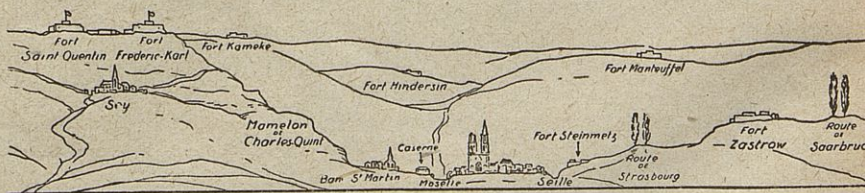
côteaux boisés et généralement tombant à pic sur la rivière. Son cours supérieur se déroule dans les pays difficiles des Vosges occidentales, son cours inférieur dans des pays encore plus difficiles : l'Humdrück (hoch wald.) et l'Eifel allemand. Seul, son cours moyen, dans la grande cuvette de Metz-Thionville jusqu'à Trèves, semble s'épanouir dans un bassin plus large et des plaines plus riantes.

Le cours de la Moselle est fortement sinueux. A Metz seulement, elle se déroule en droite ligne, formant même quelques îles dont la plus grande, l'île Saint-Symphorien atteint deux kilomètres de longueur. La Moselle n'est pas profonde ; son cours est rapide et elle forme un obstacle sérieux dans le pays.

Dans la plaine messine, la vallée s'étend sur une largeur maximum de 2 kilomètres entre Ars, Vaux et Frescaty ; 2 kilomètres et demi à 3 kilomètres entre les dernières pentes de Saint-Quentin à l'Ouest et les côtes de Plautières. Sa plus grande largeur est au nord de Metz dans la plaine de Ladonchamps, vers Maizières. Là, elle atteint 4 kilomètres.

La rive gauche est fortement accidentée.

A l'ouest de Metz, les côtes, dominant la vallée de 180 à 100 mètres, s'approchent jusqu'à la rivière même dans la partie en amont de Metz ; de pro-



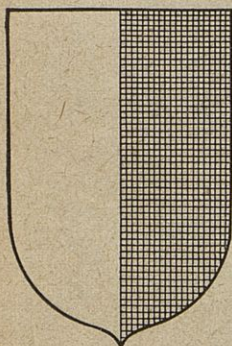
PROFIL EST-OUEST PASSANT PAR LA CATHÉDRALE DE METZ

fonds ravins, boisés, difficiles, descendent des hauts des plaines lorraines. En aval de la ville, au contraire, les côtes, tout aussi difficiles, s'éloignent de la Moselle et créent la plaine de Ladonchamps au nord de Metz.

La rive droite est moins abrupte ; dans la cuvette messine, le sol s'étend en pentes douces et vient mourir aux bords de la Seille et de la Moselle, pour, au nord de Metz, se relever ; de Metz à Argancy, au nord, la rive droite est à pic ; la falaise plonge à même le fleuve.

Les terrains des environs de Metz sont très boisés et forment sur la rive

ARMES DE METZ



Mi-partie d'argent et de sable

gauche de véritables abris qui ont été de tout temps utilisés pour la défense de la place.

Sur la rive droite, les travaux effectués dans le pays ont déboisé les terrains, mais ils sont encore très difficiles à parcourir par suite des ravins qui viennent se jeter dans la Seille et la Moselle.

La Seille, elle-même, petit cours d'eau sinueux, qui vient rencontrer la Moselle en aval de Metz, coule dans des terrains fortement ondulés et très propices à la défense.

Metz est dominée sur sa partie ouest par un éperon, le Saint-Quentin, promontoire rocheux qui s'avance hardiment sur la ville et dont les pentes très raides tombent à pic au ban Saint-Martin, à un kilomètre de Metz seulement.

Le Saint-Quentin s'élève à 350 mètres d'altitude, dominant la vallée de près de 180 mètres ; il forme un splendide décor au tableau du fond de cette Moselle qui, vue des terrasses de l'Esplanade, semble s'étaler avec mollesse dans l'île Saint-Symphorien avant d'entrer dans la ville guerrière.



VUE DU MONT SAINT-QUENTIN

L'éperon de Saint-Quentin fait partie du reste de cette série d'autres éperons boisés qui tous viennent dominer la rive gauche. C'est sur les crêtes de ces éperons qu'ont été construits les forts modernes destinés à protéger et à défendre la Ville-Pucelle.

Sur la rive droite, l'aspect est différent. Les côtes qui, jusque vers Ars, avaient resserré le cours de la Moselle, s'éloignent vers l'Est. En pente douce, le terrain s'adoucit, s'étend entre Moselle et Seille jusqu'aux portes de la ville même. C'est sur cet isthme à peu près horizontal que la poussée active humaine s'est donnée à cœur joie. Là, dans le plateau de Saint-Privat, sur la croupe arrondie de Montigny, dans la plaine du Sablon, l'activité a été fébrile. Les constructions succèdent aux constructions ; les grands établissements civils et militaires prennent leur place, les voies ferrées se croisent, s'entrecroisent et viennent aboutir à cette gare monumentale créée par les Allemands depuis 1900.

Les anciennes fortifications de cette partie ont disparu ; tout a pris un essor grandiose d'activité et de développement.

Vers l'Est, les côtes de Queuleu, Borny, s'élèvent entre 200 et 225 mètres, dominant par suite la vallée de 70 mètres à peine, et restant eux-mêmes dominés par le Saint-Quentin qui, dans le lointain, embrasse et tient tout l'horizon. Au nord de Metz, le coteau de Saint-Julien, 245 mètres, s'avance hardiment au confluent de la Seille et de la Moselle et vient border par sa face ouest les deux rivières réunies en avant de l'île Chambière.

Au milieu de cette cuvette se trouve Metz, bâtie entre Moselle et Seille ; sa majestueuse cathédrale s'élève au centre de la ville. Forcément resserrée par ces deux cours d'eau qu'elle ne saurait franchir, car ils forment pour elle une merveilleuse ceinture de défense, la ville lorraine n'a pu prendre de développement que dans sa partie sud.

Les Allemands n'ont du reste pas hésité à sacrifier, pour son développement, la sûreté de la partie comprise entre la citadelle et la Seille. Les remparts de Lespenoise ont été abattus, rasés ; on a fait table rase de tous les épaulements, fossés, tunnel, qu'il fallait franchir pour sortir de la ville. Les grands ouvrages d'art qui existaient ont été supprimés et on a donné l'illusion, au voyageur débarquant en gare de Metz, d'entrer dans une ville ouverte, à grandes artères bien droites et à jardins fleuris.

Les nombreuses voies ferrées qui viennent converger à Metz ont fait de la ville un point important stratégique ; mais en dehors de toutes les améliorations sensibles obtenues, Metz est restée et restera toujours la vieille ville lorraine, sérieuse, grise et un peu triste qu'elle a toujours été. C'est une ville essentiellement militaire et qui ne vivra que par cet élément à l'exclusion de tous les autres.

La population de Metz est d'environ 60.000 habitants. Sur cette population l'élément français tend tous les jours à diminuer, par suite des vexations sans nombre de l'autorité allemande. Il n'y a pas plus de 10.000 Français ou issus de Français actuellement à Metz.

La garnison, en temps normal, était de 14.208 hommes. Elle fut portée à 18.000 hommes vers 1900. Au moment de la guerre, elle atteignait 27.000 hommes. Actuellement, le camp retranché de Metz doit abriter au moins 50.000 hommes.

Metz, puissante forteresse

Nous pouvons appliquer à Metz cette parole citée déjà pour une autre grande ville :

« Metz est un pistolet chargé, placé et dirigé contre le cœur de la France ».

Livrée en 1870 et incorporée à cette époque à l'empire allemand, la grande cité guerrière, inviolée jusqu'à ce jour, s'avance à quelques kilomètres de notre frontière. Elle est placée là en vedette, en surveillance, en menace.

Puissamment aménagée par l'Allemagne depuis qu'elle est passée sous son joug, elle joue pour cette dernière un double rôle.

Elle est une défense formidable pour elle, paralysant toute action guerrière venant de l'Ouest à l'Est.

Elle est une menace permanente et terrible pour nous, car elle recèle en son sein une force sérieuse et capable de brusquer une action militaire contre nous.

Déjà en 1870, quand elle est passée sous la domination allemande, Metz avait été puissamment organisée par nous.

A côté des défenses vieilles, mais encore sérieuses, aménagées par Vauban-Carmontaigne, nous avons entrepris une ceinture extérieure de forts, placés justement sur ces côtes décrites dans la partie géographique de cet ouvrage.

La rive gauche avait vu se dresser le fort Saint-Quentin, le fort de Plappeville. La rive droite, les forts de Queuleu, de Borny, de Saint-Julien, qui formaient à eux tous une ligne entourant la vieille cité à trois et quatre kilomètres de distance. C'est cette ceinture de forts, appuyée par des batteries et ouvrages du moment, qui nous permet, en 1870, de maintenir l'armée allemande hors de portée efficace de bombardement de la place.

Depuis, les Allemands ont travaillé en grand cette idée. Ils ont voulu faire et ont réussi à former un immense camp retranché, puissant, formidable, capable de braver toutes les attaques, et à se servir de cette place comme d'un dépôt et point d'appui pour toutes leurs opérations. Sans aucun doute leurs efforts ont été couronnés de succès. Metz est actuellement une des villes fortes du monde la plus puissamment défendue ; on doit donc à l'heure présente envisager les opérations militaires qui se passent dans l'Est contre ce camp retranché avec beaucoup de sagesse, et si les canons du piton de Xon, lançant leurs projectiles sur les parapets des forts de Sommy, Wagner, Prince Luitpold, ont donné la réplique à celui de Dixmude, qui bombardait Dunkerque à 31 kilomètres de distance, on ne doit point voir dans cette manifestation guerrière, d'autres mobiles que d'affirmer, là comme ailleurs, que nous sommes en état d'attaquer et de répondre.

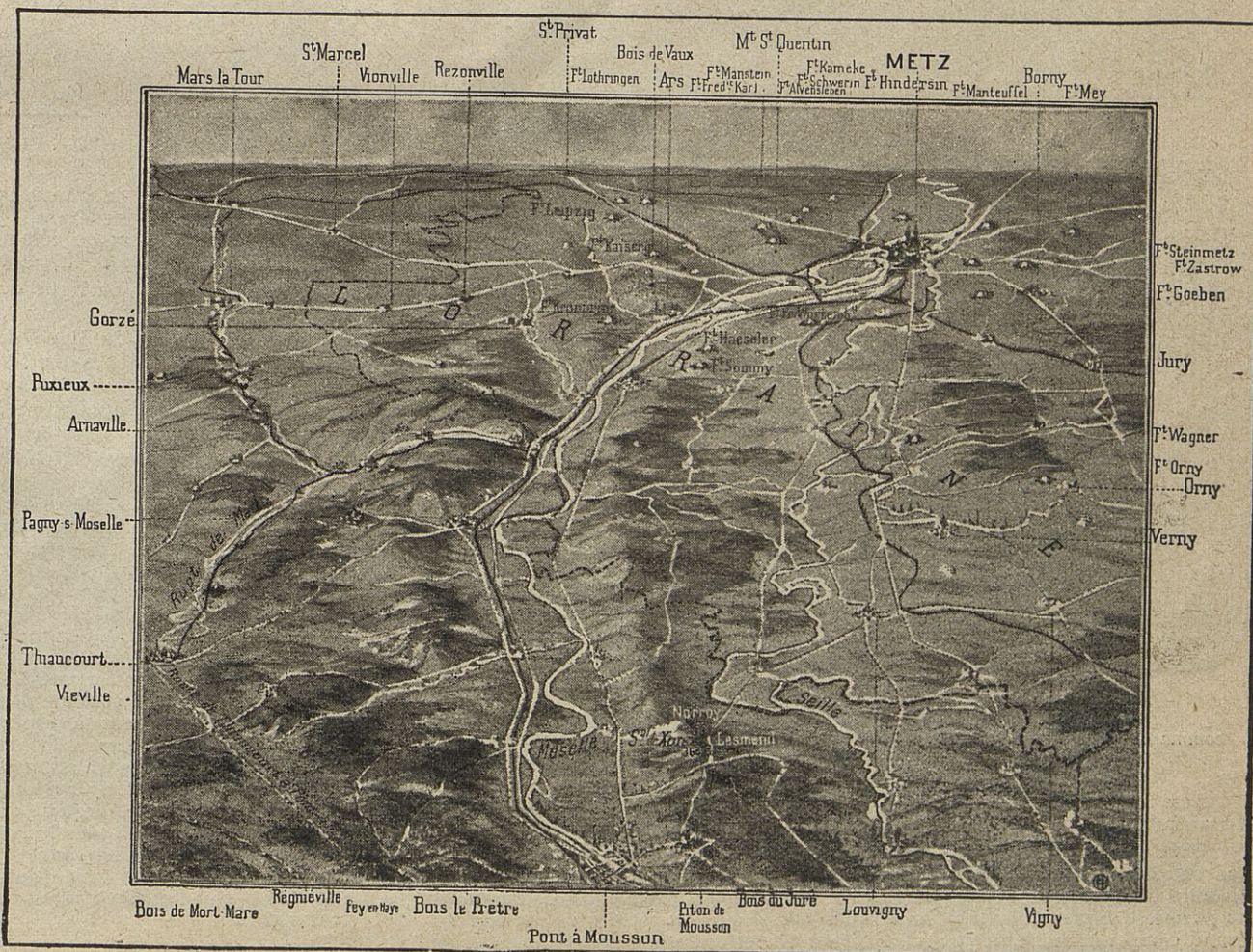
L'attaque d'une place forte comme Metz serait tout autre chose, et c'est d'une franchise honnête que de l'indiquer au public, ignorant forcément ces grandes opérations militaires.

L'Allemagne n'a du reste pas regardé à la dépense pour faire de Metz un camp retranché de premier ordre.

Pour chaque année du septennat, de 1900 à 1906, elle a consacré 20 millions par an.

Les crédits accordés par le Parlement allemand ont été en croissant ; on peut estimer à 200 MILLIONS les dépenses faites pour cette place depuis qu'elle appartient à l'Allemagne.

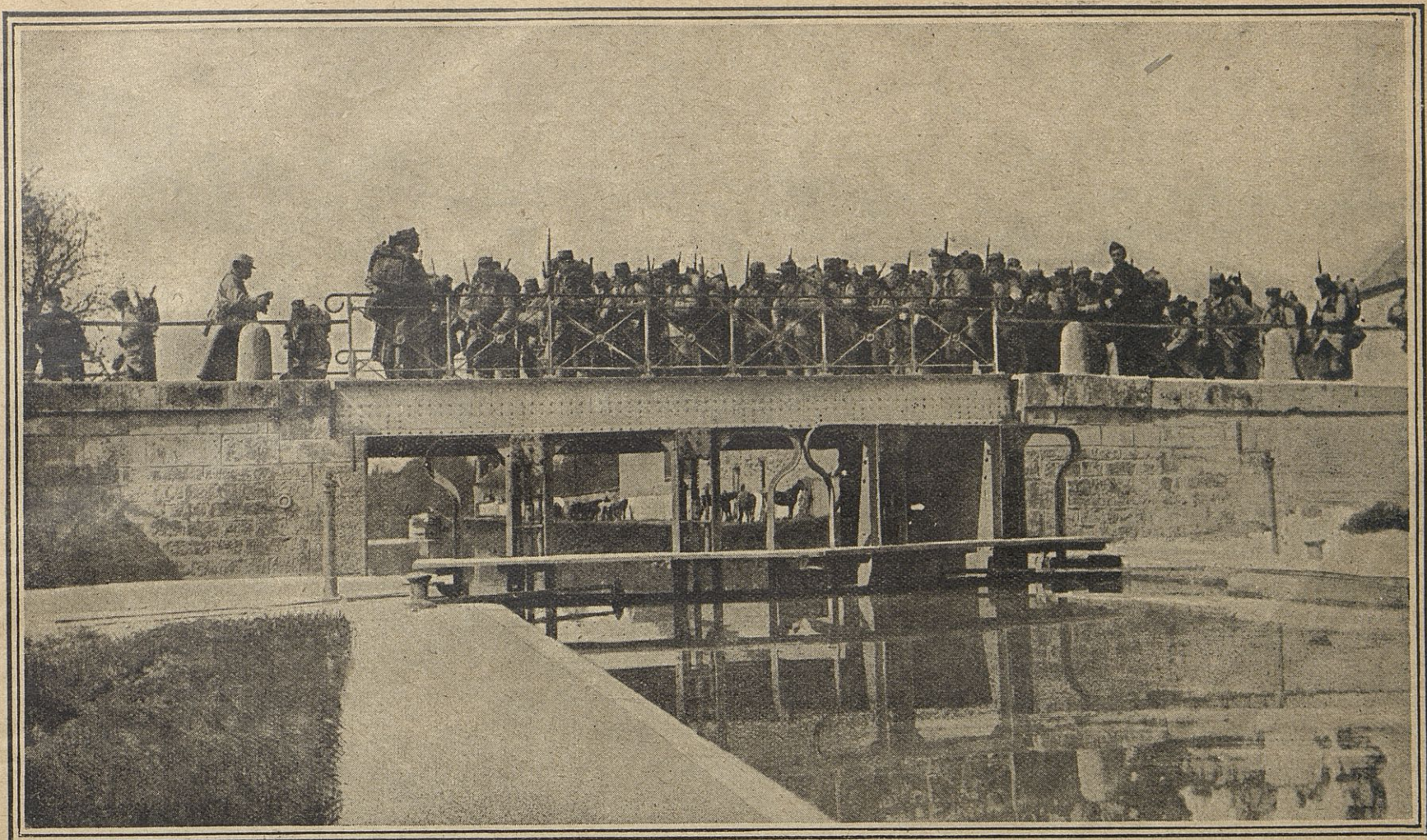
La défense actuelle s'est basée sur la formation de petits îlots fortifiés,



VUE CAVALIÈRE DE LA VALLÉE DE LA MOSELLE, PRISE DES HAUTEURS DE MOUSSON

Breveté d'état-major.

LA BATAILLE EN ARTOIS



Les Allemands ont eu beau envoyer des avions, jamais ils n'ont pu détruire ce pont ; les obus l'ont encadré, ont éclaté tout autour ; aucun ne l'a atteint. Nos braves fantassins le traversent à belle allure pour rejoindre les camarades qui se battent du côté de Notre-Dame-de-Lorette et remportent les succès que l'on connaît autour de Carency et de Neuville-Saint-Vaast.



Nos braves reviennent de la bataille ; encore tout chauds de l'action à laquelle ils ont pris part, ils font une courte halte dans un village en arrière de la ligne de feu ; le repos ne sera pas long ; il leur suffira pour reprendre haleine et leur donner un nouvel élan en vue des combats qui se renouvellent tous les jours ; ils ne demandent d'ailleurs que la bataille en plein air, hors des tranchées, car ils sont certains de la victoire.

POUR LEUR FAIRE ENVIE



Un train militaire vient de s'arrêter en pleine campagne ; aussitôt les paysannes des environs sont venues apporter des provisions de toute sorte et des rafraîchissements à nos braves troupiers.

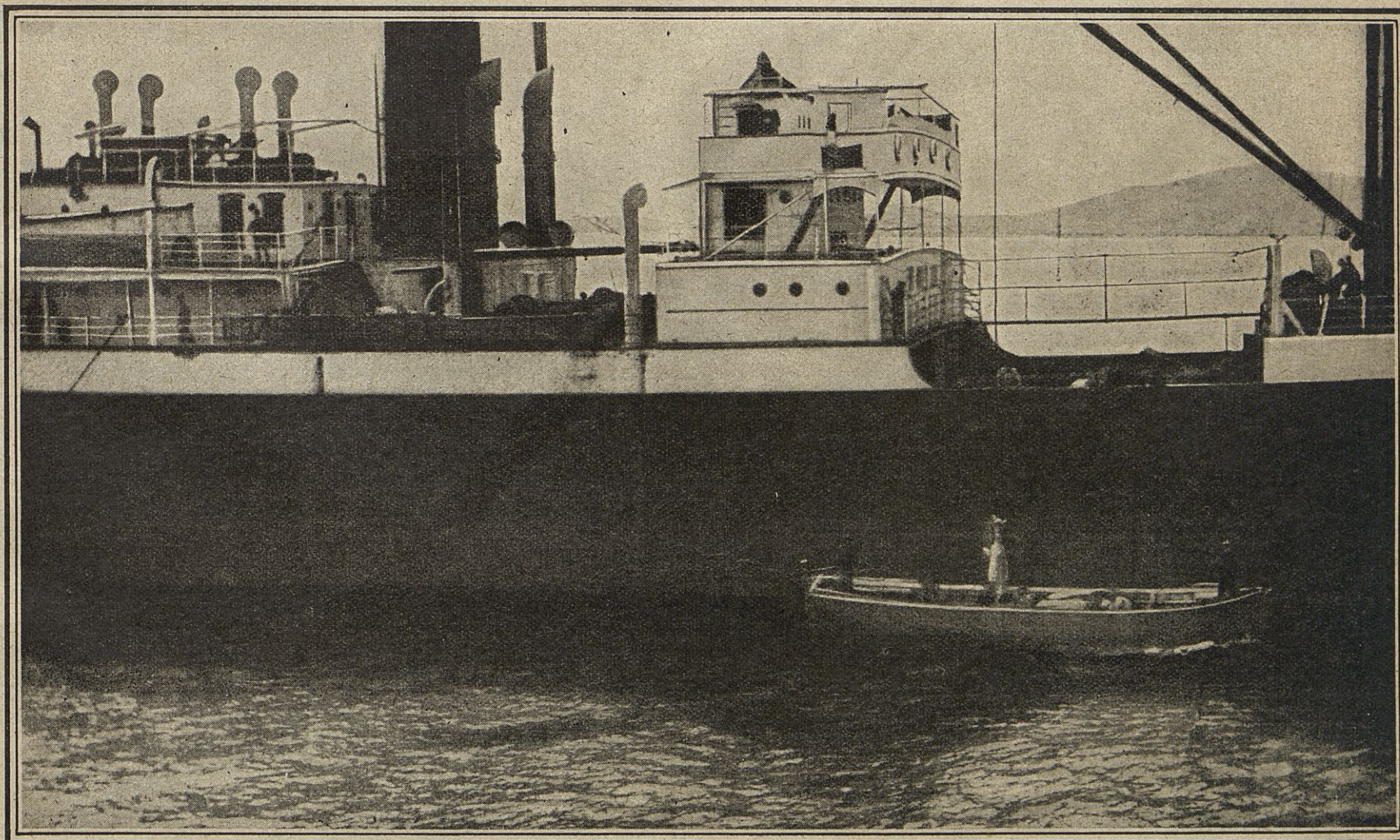


Des soldats de toutes les armes sont employés, dans une ville du Nord, à charger des sacs de farine dans des wagons ; la corvée, quoique pénible, leur paraît douce à la pensée que les Boches sont privés de cette belle farine blanche et qu'ils sont réduits à se nourrir de leur affreux pain KK.

RAVITAILLEMENT DE L'ESCADRE EN PLEINE MER

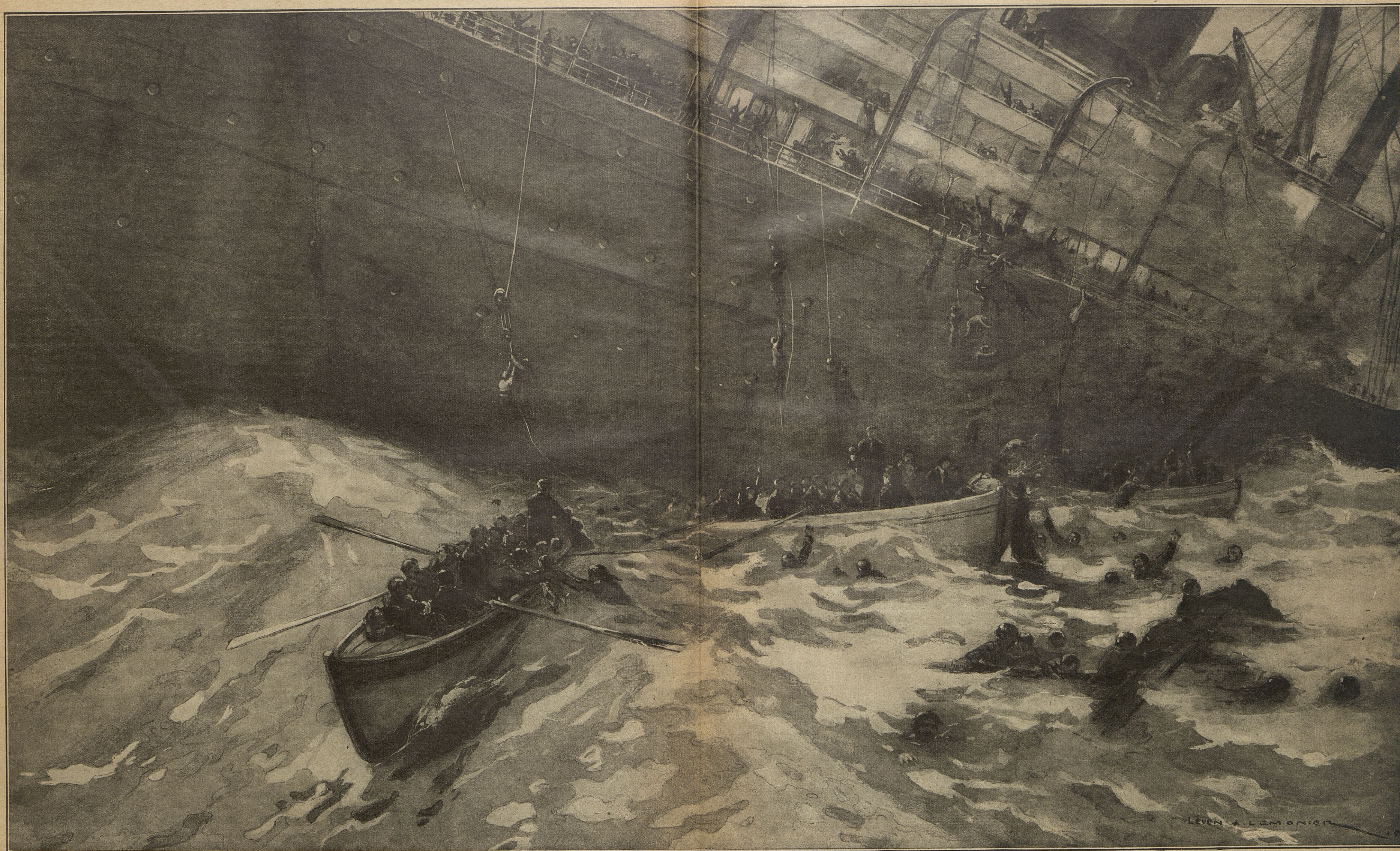


Quand le temps est beau et la mer étale, l'opération de ravitaillement en pleine mer n'offre pas de grandes difficultés ; mais si la mer est tant soit peu houleuse, il faut prendre les précautions les plus minutieuses. Ici ce ne fut pas le cas et notre cuirassé d'escadre « Paris » put faire du charbon, en vue des îles Ioniennes, le plus commodément, le paquebot qui le ravitaillait ayant pu se mettre bord à bord avec lui.



C'est en pleine mer que se fait le plus souvent le ravitaillement de notre escadre de la Méditerranée ; car les cuirassés et les croiseurs, qui empêchent la flotte autrichienne de sortir de l'Adriatique, ne peuvent rallier la base navale que rarement. Voici des bœufs qu'un paquebot a amenés et qui sont débarqués pour être transportés à bord des navires de guerre.

TORPILLÉ PAR UN SOUS-MARIN ALLEMAND, LE "LUSITANIA" S'ENFONCE DANS LES FLOTS



Dessin de LÉVEN et LÉMONIER.

Le 7 mai, à deux heures de l'après-midi, un sous-marin allemand torpillait sans avertissement préalable le grand transatlantique anglais "Lusitania". Le paquebot coula en quelques minutes et 1.300 passagers furent noyés; quelques canots seulement purent être mis à la mer et sauver 653 personnes. Ce nouveau crime des Allemands a excité l'indignation universelle.

LE " CIMETIÈRE DES BOCHES "



En avant de la ligne des tranchées est installé un poste d'observation chargé de surveiller les mouvements de l'ennemi ; c'est un trou où se rendent, en rampant, les quelques hommes envoyés à cette mission périlleuse, car on est tout près des tranchées allemandes ; pour se protéger contre les grenades à main que leur lance l'ennemi, nos observateurs se sont recouverts d'un grillage en fil de fer.



A gauche, le bois où nous sommes fortement installés ; à droite, le bois qui appartient à l'ennemi ; entre les deux, devant le réseau de fils de fer barbelés, des cadavres allemands qu'il est impossible d'aller enterrer, car ils sont sous le feu des deux adversaires.



Nos troupiers désignent ce côté de la plaine sous le nom de « cimetière des Boches ». Une attaque allemande, qui sortait du bois que l'on aperçoit dans le fond, fut arrêtée net et fauchée par le feu de notre infanterie. Plus de cinq cents cadavres allemands sont couchés là ; cette photographie, prise d'une tranchée avancée, n'en laisse voir qu'une partie.

NOS TROUPES EN LORRAINE



Avant le départ pour l'attaque, le drapeau du 106^e est présenté au régiment ; c'est une cérémonie d'un caractère particulièrement émouvant que le salut au drapeau de ceux qui vont combattre pour lui.

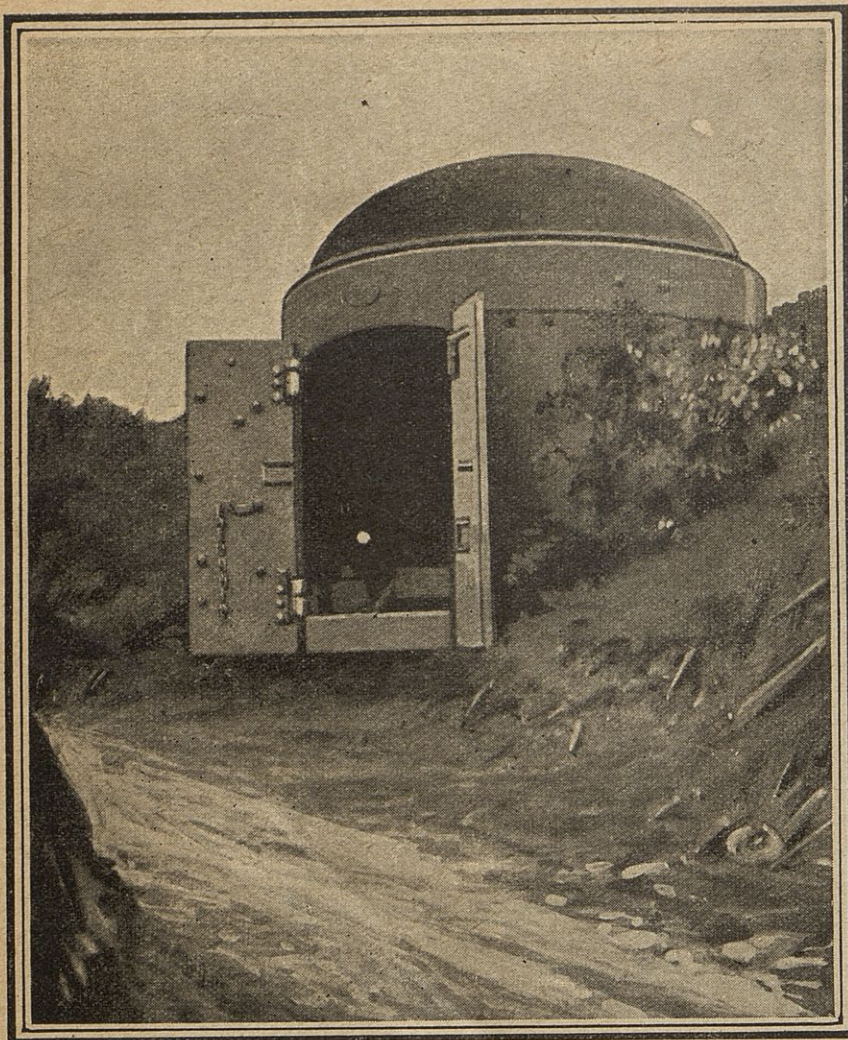


Le général Joffre a remis lui-même le drapeau au 106^e régiment d'infanterie ; entouré de sa garde, le drapeau conduit à la bataille les braves qui le défendront et donneront leur vie pour lui, c'est-à-dire pour la France.

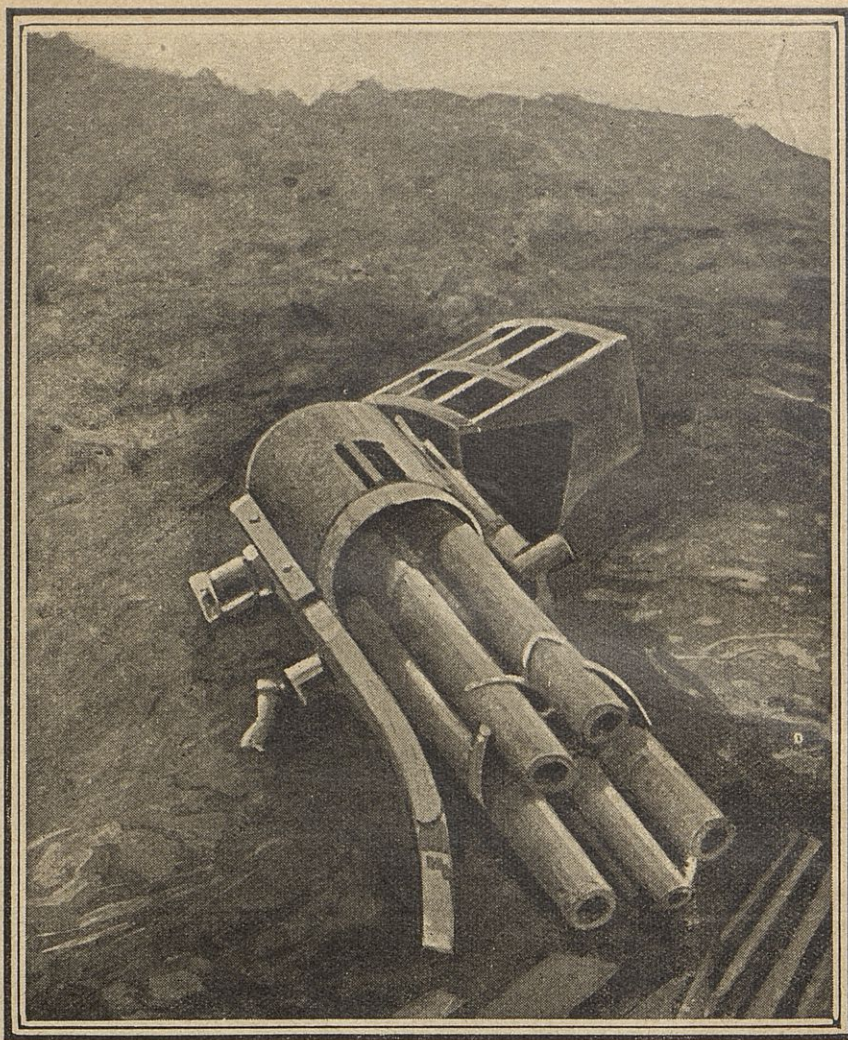


Après les luttes héroïques qu'elles ont soutenues et les succès qu'elles ont remportés, nos troupes de Lorraine méritaient d'être à l'honneur ; elles ont été passées en revue par le général Joffre, qui les a félicitées de leur entrain et de leur vaillance ; elles ont ensuite défilé dans une allure magnifique.

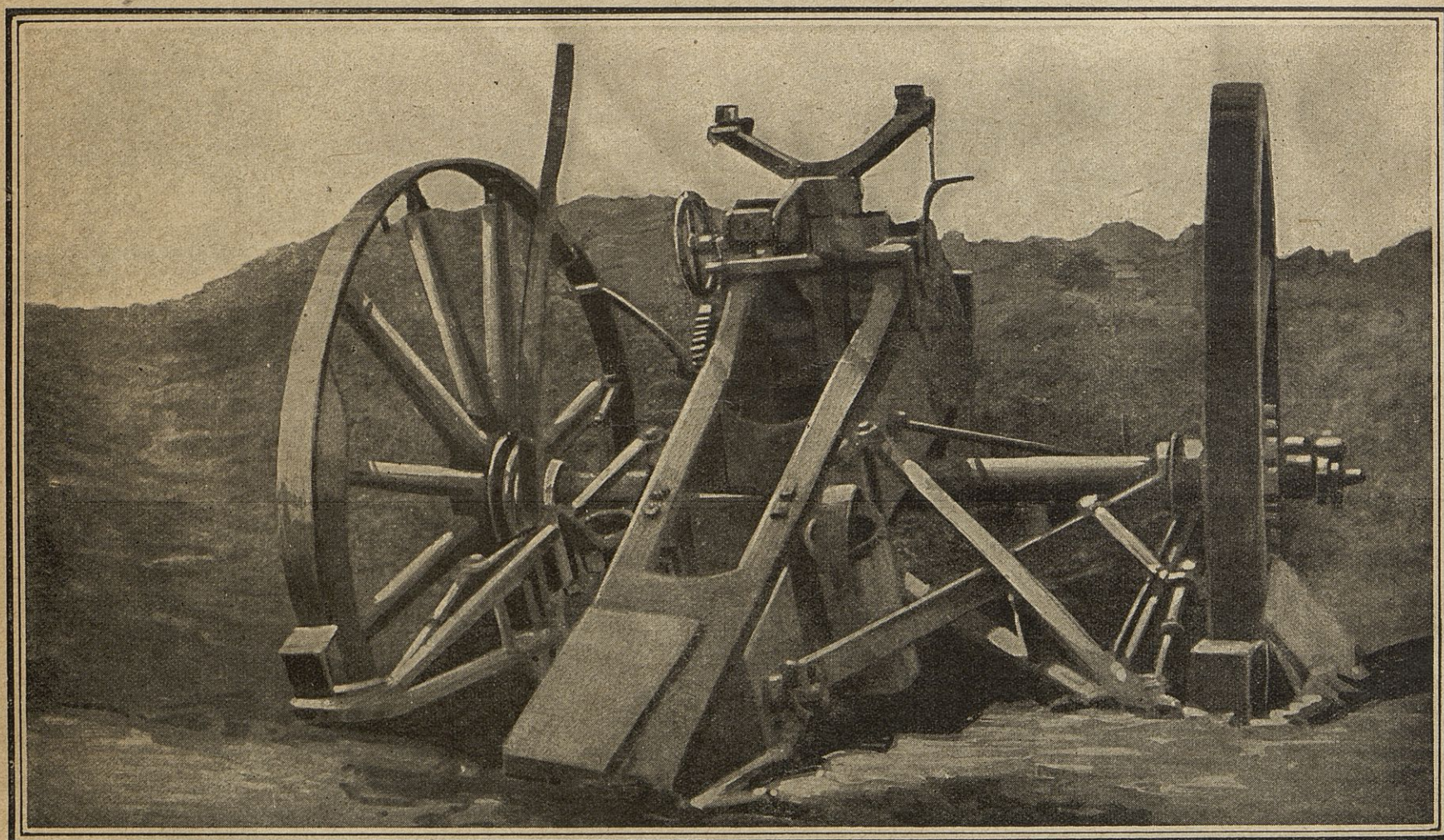
CANONS-REVOLVERS ALLEMANDS



Les Allemands ont organisé le front de leurs lignes comme une véritable forteresse ; voici un fortin avec coupole blindée dans lequel ils avaient installé un canon-revolver que manœuvrait un observateur ; à l'abri, il fauchait les assaillants.



Voici le canon-revolver que nos explosifs ont passablement détérioré ; il est constitué par cinq tubes qui tournaient autour de la culasse à la manière d'un revolver ordinaire ; c'est un modèle qui avait été abandonné.



Le plus souvent les canons-revolvers allemands sont montés sur affût ; ils sont du calibre de 47 millimètres et se déplacent très rapidement ; c'est une artillerie légère qui est ordinairement affectée à la cavalerie ; actuellement ils s'en servent dans la guerre de tranchées. On voit ici l'affût d'un canon-revolver que notre artillerie a démoli.

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

IX

Caractère général de l'espionnage

La nature du travail exécuté par les espions appartenant aux classes supérieures les met, à certains moments, en possession de nombre de renseignements qui, s'ils voulaient en faire usage à leur profit, pourraient constituer un véritable danger pour le gouvernement allemand.

Mais cette façon d'agir se tourne toujours au désavantage des espions qui s'y laissent imprudemment aller. Il s'est produit, en effet, quelques cas (car même une organisation comme celle du service secret allemand n'est pas exempte de commettre parfois des erreurs) où l'on s'est aperçu qu'on avait poussé la confiance trop loin à l'égard de certains agents, et alors on s'est empressé de s'en débarrasser d'une manière souvent brutale.

C'est ainsi qu'un ancien officier, envoyé à la frontière russe à des fins d'espionnage, s'éprit, pour son malheur, d'une dame du pays, et fit passer son amour avant son devoir. On ne tarda pas à avoir la preuve que, non seulement il se relâchait dans son travail, mais encore qu'il le faisait au profit du service russe et au détriment de celui de sa patrie. C'est pourquoi on lui dépêcha immédiatement un duelliste de profession qui lui chercha une mauvaise querelle et le tua.

Ce n'est pas là un exemple isolé, mais les moyens employés pour se débarrasser d'un agent devenu gênant ne sont pas toujours aussi tragiques. Le service central de Berlin use habituellement du procédé suivant, dont l'expérience lui a démontré l'efficacité.

Lorsqu'il s'aperçoit qu'un homme ou une femme en connaissent assez pour être dangereux, il n'hésite pas à les dénoncer aux autorités de la puissance qu'ils sont chargés d'espionner.

Le but est alors pleinement atteint, car la personne compromettante est arrêtée et jetée en prison, jusqu'à un moment où elle ne pourra plus tirer parti de ce qu'elle sait.

C'est le procédé qui a été employé pour amener l'arrestation de l'espion Graves, auquel le service cen-



M. RICHTER

député au Reichstag, qui protesta contre les méthodes d'espionnage

tral a envoyé, ou fait envoyer, une lettre dont l'adresse était mal mise.

Des erreurs de ce genre ne sont jamais commises par inadvertance, mais toujours avec une intention bien arrêtée.

Graves en avait appris trop long, pour son malheur, et on le lui fit bien voir. C'était sans doute un homme très intelligent et un espion de premier

ordre, mais, après tout, il n'était pas indispensable puisqu'il n'en manquait pas d'autres aussi bons que lui, et que, comme dit le proverbe, un de perdu, dix de retrouvés !

Aussi les chefs du service secret allemand, effrayés de voir qu'il en savait plus qu'il ne convenait, ne balancèrent-ils pas un seul instant à le faire jeter dans une prison anglaise, jusqu'au moment où il ne pourrait plus tirer profit de ses connaissances pour son propre usage.

On pourrait croire qu'en raison de la nature de la besogne répugnante accomplie par l'espion, il doit être difficile de trouver des gens pour faire ce triste métier, du moins de la façon dont il est compris par l'empire allemand et son service secret !

Qu'on se détrompe. Pour s'arrêter à cette supposition, il faudrait avoir une ignorance complète de la mentalité allemande et particulièrement du caractère prussien, ainsi que de leur manière d'envisager les problèmes moraux.

A ce propos, le fait suivant est tout à fait caractéristique et vaut la peine d'être cité.

M. Richter, le chef de l'opposition au Reichstag éleva un jour une énergique protestation à l'égard de « la moralité plus que douteuse des individus employés » par le service de la police du pays, voulant désigner par là le service secret.

En réponse à son interpellation, le ministre de l'intérieur, M. von Puttkamer, fit cette déclaration :

Il est du droit et du devoir de l'Etat d'avoir recours à des méthodes spéciales et extraordinaires, et, même si cet honnête et estimable fonctionnaire qu'est le conseiller de police Rumpff a employé les méthodes dont il est accusé en vue d'assurer à l'Etat le bénéfice d'informations utiles, je lui en exprime ici publiquement toute ma satisfaction et tous mes remerciements.

Les procédés qui avaient soulevé l'indignation de M. Richter, et qu'il dénonçait d'une façon si vigoureuse, comprenaient :

1° Les manœuvres destinées à suborner de hautes personnalités dans les différentes sphères de la magistrature, de la politique et de l'industrie, et cela d'une manière particulièrement scandaleuse par l'appât des tentations offertes dans des maisons louches qui jouissaient de l'appui de la police, comme celle dont la femme Krauss a rendu l'infamie tristement célèbre ;

2° L'enrôlement, en qualité d'agents secrets, de fonctionnaires de la Cour, de députés au Reichstag et de leurs femmes, ainsi que de tous ceux qui pouvaient, d'une façon quelconque, jouer un rôle utile dans cette chasse éhontée aux informations, sans s'inquiéter de la dépravation morale ou sociale qui serait le résultat de l'application de ces « honnêtes et estimables » méthodes.

Du moment que les ministres responsables de la conscience de l'empire s'appuient sur le vice et l'immoralité pour alimenter leur service de renseignements, il s'ensuit inévitablement que la vie tout entière de la nation est pourrie jusqu'aux moelles par l'existence de son système d'espionnage, et que, grâce à une véritable aberration mentale, des choses qui, aux yeux d'un peuple normalement sain paraissent abominables, semblent si naturelles que tout le monde peut les faire sans avoir à en rougir.

En Angleterre, on prend un espion pour ce qu'il est, c'est-à-dire un malhonnête homme ; en Allemagne, au contraire, la profession d'espion est aussi honorable que n'importe quelle autre. Le peuple en juge ainsi parce que son sens moral a été perverti par l'influence de l'œuvre malfaisante de Stieber qui, en établissant son système, a bien été le plus grand ennemi de l'Allemagne ; mais cela, personne en ce pays ne l'a encore compris.

Au contraire, cette perversion même du sens moral qui fait trouver très légitime qu'on ait recours à des moyens inavouables, en vue du bien qu'on peut en retirer, ne manque pas d'arguments spécieux pour donner un lustre trompeur au métier d'espion.

L'empire allemand s'est avili en se commercialisant. Sa façon d'envisager les traités les plus solennels et de se justifier pour avoir manqué à tous ses serments, sous le prétexte des nécessités de l'heure, marque d'un stigmate caractéristique le point de vue allemand en toutes choses.

Nulle action n'est déshonorante si elle n'est pas découverte, pourrait-on dire, si on voulait exprimer en une formule tout à fait exacte la mentalité germanique en ce qui concerne sa règle de conduite dans la vie.

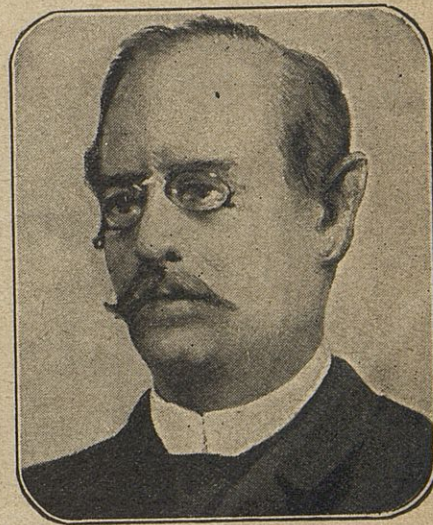
Ceci posé, il est facile d'en conclure que, toutes les fois qu'on entre en relations avec un Allemand — n'importe quel Allemand, — il faut voir en lui un espion en puissance, car la nation tout entière a l'espionnage dans le sang et est prête à l'exercer à la première occasion.

Les espions peuvent être recrutés à tous les degrés de l'échelle sociale, depuis l'usurier qui nous prête à gros intérêt et le parasite qui vit à nos crochets, jus-

qu'à l'ouvrier et au voyou qui passe son temps à flâner dans la rue.

C'est par l'intermédiaire d'un ouvrier espion que le mécanisme du fusil Lebel fut connu des Allemands dans tous ses détails, bien avant qu'aucun de ces fusils eût été mis entre les mains des troupes françaises.

À son sommet de l'échelle on voit von Puttkamer, ministre de l'intérieur, qui couvre de son autorité, ainsi que de son approbation, tous les vilénies possibles, sans s'inquiéter de l'atteinte irréparable qu'elles peuvent porter à la moralité de sa race, pourvu qu'elles satisfassent sa soif d'informations.



M. DE PUTTKAMER

ministre de l'intérieur, qui glorifie les procédés de ses espions

Depuis longtemps le mal a fait tâche d'huile et s'est si bien étendu à toutes les classes qu'il n'est ni homme ni femme qui puisse en être regardé comme exempt.

A l'heure qu'il est, le mot « espion » prête à beaucoup d'interprétations différentes, et on peut affirmer que les véritables espions reconnus du service secret allemand, si nombreux qu'ils soient, sont bien loin de former une armée pareille à celle des gens qui aident le système de l'espionnage à conserver sa dangereuse puissance.

L'espion par excellence est un être qui obéit à l'impulsion de véritables instincts criminels.

Les hommes et les femmes qui répondent à cette définition font les meilleurs espions, du moins au point de vue de leurs employeurs.

Mais c'est là une erreur de la part de ces derniers, car, depuis que Stieber n'est plus là pour le diriger, le système de l'espionnage allemand a donné plus de résultats dans le détail de ses opérations que dans les choses essentielles.

Il manque, en effet, à ces perversités morales qui font les meilleurs espions, la largeur de vue qui servait admirablement le génie de Stieber lorsqu'il était à la tête de son service secret pour accomplir de vastes desseins au moyen d'humbles subalternes.

L'histoire et les annales judiciaires nous ont transmis ainsi une demi-douzaine de noms d'hommes d'une intelligence supérieure comme Stieber, Zerniki, Peace, Crippen, qui ont été capables de faire de grandes choses dans le crime.

Mais, dans ces derniers temps, les espions du service secret allemand n'ont pas été d'une bien grande utilité pour leur gouvernement et ils ont fait preuve d'un manque de perspicacité complet en se méprenant sur le caractère anglais au point de croire que l'Irlande pouvait être considérée comme une province prête à se révolter, ou que les colonies anglaises n'attendaient qu'une occasion favorable pour secouer le joug britannique.

D'une façon générale, le travail de l'espion a dégénéré en même temps que la nation qui a créé le système, pour en arriver à des expédients d'une mesquinerie malpropre qui donnent des résultats médiocres.

Nous avons vu comment, dans la guerre actuelle, l'occupation de Bruxelles a été accomplie de point en point sans un accro, grâce à la perfection, pareille à celle d'une machine, du système d'espionnage allemand, ce qui peut être un sujet d'orgueil au point de vue germanique.

Mais nous n'avons vu, par contre, aucun de ces coups d'éclat qui ont fait de la campagne de 1870 un si grand triomphe aussi bien pour Stieber que pour Bismarck et son royal maître.

(A suivre.)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

(1) Voir les numéros 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 31 du *Pays de France*.

SUR LES ROUTES DES VOSGES



Pour soutenir l'effort de nos Diables-Bleus on a amené en Alsace des pièces d'artillerie lourde et ce ne fut pas toujours facile de leur faire franchir les cols des Vosges ; les chevaux n'ont pas suffi à traîner ces gros canons en haut des routes escarpées qui desservent l'Alsace ; on a dû atteler des bœufs et les bonnes bêtes, d'un effort lent mais puissant, ont réussi à conduire les monstres d'acier à l'emplacement désigné.



Les routes sont bien gardées dans toute la zone des armées et surtout dans les cols des Vosges ; les postes arrêtent tous les passants et examinent avec la plus grande attention leurs papiers. Les militaires n'échappent pas à ce contrôle rigoureux ; l'automobile qui transporte nos Alpins doit s'arrêter et chacun doit montrer patte blanche ; toutes ces mesures sont nécessaires pour dépister les espions allemands qui usent de tous les subterfuges.

Les Trois Diables-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE DIXIÈME

LE SACRIFICE DE MARIUS

AVANT de se séparer d'eux, sur le seuil de la tour, le lieutenant Fortas, renseigné par le prisonnier allemand et d'ailleurs connaissant bien la topographie de la région, avait donné à ses trois Diables-Bleus les indications les plus précises sur l'endroit où l'on devait se retrouver.

Le lieu de rendez-vous était la pointe d'un angle décrit par l'avancée d'un petit bois de sapins sur une vaste prairie nue.

D'après les renseignements du prisonnier, le hangar de fortune du taube dont les alpins voulaient s'emparer se dressait dans cette prairie, à cent mètres à peine de la sapinière. Orienté du nord au sud, le hangar tournait le dos aux sapins, avait son ouverture au sud, et devant lui s'étendait la vaste prairie, qui lui offrait un terrain parfaitement propice à l'envol.

Le hangar n'était occupé que par onze soldats, charpentiers et mécaniciens, et par les deux aviateurs allemands.

Les Diables-Bleus n'auraient donc à faire qu'à treize hommes, et qui n'étaient pas prévenus. Tout en se glissant, à travers bois, dans la direction voulue, Fortas réfléchissait à l'audacieuse tentative.

Il se rendait compte que l'idée première de son expédition, conçue dans un moment où l'exaltation du succès et les passions combinées du patriotisme et de l'amour rendent l'homme capables d'actes surhumains, était d'une exécution bien difficile et que le moindre incident défavorable pouvait rendre impossible. La capture et l'utilisation du taube simplifieraient tout.

Dans son impatience de savoir exactement à quoi s'en tenir sur la possibilité de cette capture, Fortas courait sans trop penser à éviter de faire du bruit.

Heureusement, la neige tombée sur le sentier qu'il suivait, et dont la couche s'épaississait de plus en plus, amortissait les heurts répétés de ses gros souliers.

De temps en temps, il regardait la boussole fixée, auprès de la montre, à son poignet gauche.

Un moment, il courut plus vite. Et soudain, il s'arrêta ; à dix pas devant lui, un homme agenouillé bombait le dos dans l'écartement de deux troncs de sapins...

— Pierre ! souffla l'officier.

L'homme se retourna. C'était en effet le sergent de Ciseran, arrivé le premier au rendez-vous.

Fortas alla s'agenouiller auprès de lui.

— Eh bien ? fit-il, haletant.

— On ne voit rien, que le hangar ! répondit Pierre. Je suis là depuis cinq minutes. Pas un homme n'a paru. Il est vrai qu'avec ce temps on ne met pas le nez dehors, quand rien n'y oblige.

Au delà d'une ligne de buissons bas bordant l'avancée angulaire des sapins, la prairie s'étendait, immense et toute blanche sous la neige. A cent-vingt mètres environ des Français agenouillés se dressait le hangar du taube : simple abri de forte toile, maintenu par des troncs d'arbres ébranchés, plantés comme des poteaux télégraphiques, et par une combinaison assez compliquée de cordages. Pas un être vivant n'apparaissait sur l'étendue nivelée par la neige...

— Ils sont dans le hangar, dit Fortas. Nous les y surprendrons. Pourvu que Lucien et Marius arrivent bientôt. Dans une heure, il fera nuit... Mieux vaudrait encore un peu de jour pour attaquer et nous envelopper.

— Même si tout nous est propice, dit Lucien, nous avons huit chances sur dix de ne pas réussir. C'est tellement difficile et risqué, ce que nous voulons faire !... Mais deux chances suffisent pour légitimer...

— Certes ! fit Fortas.

— Halte au Faro ! murmura derrière, une voix.

L'expression et l'accent dénonçaient le Marseillais. L'officier et le sergent tournèrent la tête : Lucien suivait Marius. Fortas eut un sourire de satisfaction.

— Allons-y ! fit-il. N'attendons pas davantage. En avant !... Quelle bénédiction, cette neige !... Elle nous blanchit, elle nous imprécise... Et elle force les autres à ne pas s'ébattre en plein air. Suivez-moi...

Il tenait toujours à la main la baïonnette allemande. Les trois Diables-Bleus, fusil en bandoulière, serraient du poing leurs terribles aiguilles Lebel. Pour éviter d'attirer sur soi des Boches vraisemblablement cantonnés dans les environs, tout devait se faire sans bruit, à l'arme blanche.

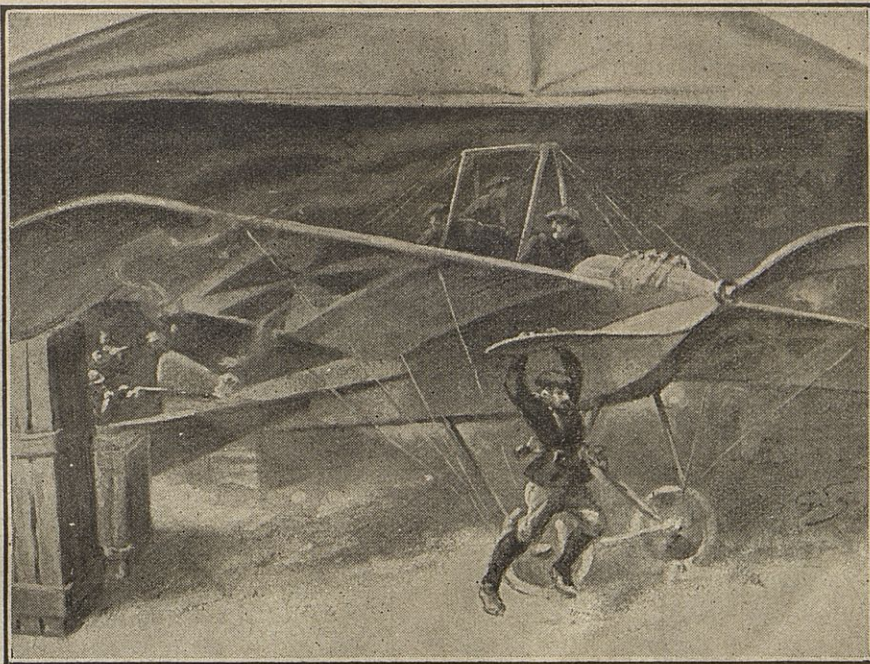
Les quatre alpins s'avancèrent, courbés vers le sol, mais n'ayant plus la préoccupation du silence, car la neige amortissait complètement le bruit de leurs pas.

En moins d'une minute, Fortas en tête, ils arrivèrent au hangar qu'ils contournèrent afin d'en trouver la porte.

Un geste de Fortas arrêta brusquement les trois Diables-Bleus : tous les quatre purent alors inspecter avec soin le devant du hangar. La porte y était constituée par une toile tenue rigide au moyen d'un grand cadre de bois et d'une croix de Saint-André. Elle était fermée, en effet.

— Comment allons-nous faire, bagasse ? grommela Marius.

Fortas, les sourcils froncés, réfléchissait.



MARIUS BONDIT, PESA DE TOUT SON POIDS, FIT UN EFFORT TITANIQUE POUR LANCER L'HÉLICE...

— Je crois, dit Pierre à voix basse, que nous devons arranger nos bérets de telle sorte qu'ils aient l'apparence de casquettes allemandes à haute coiffe. La neige qui nous recouvre des pieds à la tête cache les détails, les couleurs ; nous pourrions faire illusion assez pour agir avant que ces hommes aient sauté sur leurs armes...

— Juste, dit Fortas.

Et lui-même d'un doigt rapide disposa, comme l'avait dit Pierre de Ciseran, son béret d'alpin.

Marius et Lucien imitèrent l'officier et le sergent ; et pendant un instant, tête haute, ils exposèrent à la neige tombante le devant de leurs bérets.

— C'est bien, dit Fortas ; nous voilà parés. Nous entrons.

— Attention ! fit Lucien ; ils reconnaîtront les baïonnettes.

— C'est vrai, fit Fortas. Baïonnette au fourreau ! Et que les pans de nos manteaux cachent bien nos uniformes !...

Quelques secondes plus tard, c'était en apparence quatre bonshommes de neige et non point quatre Français du corps des chasseurs alpins qui entraient dans le hangar dont, sans hésiter, Fortas avait soulevé la porte.

L'intérieur de la vaste tente de toile était ainsi disposé, comme cela se dévoila tout d'un trait aux alpins ; le taube se trouvait au milieu, ses roues reposant sur un chemin de planches. A bord de l'appareil volant, tout était en place ; il était évidemment prêt à prendre son vol.

A gauche de l'avion, assis sur des caisses basses autour d'une caisse plus haute servant de table, quatre hommes jouaient aux cartes. Ils fumaient d'énormes pipes de faïence. Derrière eux, trois autres soldats boches, debout et fumant aussi, regardaient le jeu.

A droite, sur un lit de camp fait de deux tréteaux

supportant une toile tendue, cinq hommes étaient couchés, dormant ou faisant semblant de dormir.

Enfin, le treizième Boche — et le compte rapide des hommes présents que fit Fortas le convainquit de la véracité des renseignements donnés par le prisonnier — le treizième Boche, debout dans la nacelle, astiquait le canon de la mitrailleuse aérienne.

Le tout était éclairé par trois lampes à acétylène convenablement réparties. Derrière l'avion se voyait un entassement de caisses. Quant aux armes, les alpins constatèrent d'un coup d'œil et avec joie qu'elles se trouvaient hors de la portée des hommes tant assis ou couchés que debout, car fusils, revolvers et baïonnettes étaient alignés, à gauche et au fond, sur une grande caisse plate.

Pour voir tout cela, il fallut aux alpins moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire.

Et il n'en fallut pas davantage pour agir.

D'un même mouvement, alors que les Boches interrompaient leur jeu et regardaient avec surprise ces nouveaux venus, mais évidemment sans soupçonner en eux des ennemis, les alpins rejetèrent les manteaux qui leur faisaient à chacun une grande cape de neige. Fortas et Pierre, le premier, revolver à l'étau et baïonnette au poing, le second, fusil en bandoulière et baïonnette à la main, s'avancèrent vers les quatre joueurs et leurs trois camarades. Lucien et Marius couraient vers les dormeurs.

Et la scène classique du « haut les mains » et du ligotement des chevilles et des poignets allait s'accomplir de part et d'autre, lorsqu'un coup de feu retentit, — et Marius, portant la main droite à son épaule gauche, poussa un formidable juron...

Fortas avait brusquement levé la tête ; il vit que le Boche de l'avion tenait une carabine en joue : un second coup de feu claqua, et cette fois la balle siffla à l'oreille de Fortas.

Il ne fallait plus songer à une manœuvre de ruse ou d'intimidation, il fallait se battre.

— A moi ! à moi ! cria Marius.

Bien que blessé à l'épaule et peut-être grièvement, il avait pu, par un miracle d'énergie, déboucler son fusil qu'il portait en bandoulière ; il épaula, visa, fit feu. Le Boche s'abattit.

De leur côté, Fortas, Pierre et Lucien ne restaient pas inactifs. Armés chacun d'une baïonnette, ils avaient plongé cette arme dans le ventre ou la poitrine des trois Allemands les plus rapprochés d'eux.

Mais le premier instant de désarroi avait suffi pour que quelques Allemands, s'étant rendu compte qu'ils étaient en présence d'ennemis, eussent couru au fond du hangar et là, s'emparant des armes, ils s'étaient retranchés derrière une caisse, d'où ils faisaient feu.

Pierre et Lucien ayant pris aussi leur fusil, et ayant mis la baïonnette

au canon, coururent vers le fond du hangar tout en tirant. Mais la voix de Marius, voix terrible, voix de commandement, les arrêta net. Elle criait :

— Montez sur le taube ! Laissez tirer. J'ouvre la porte !...

En effet, rapide, furieux, plein de sang-froid et de force, Marius, laissant tomber son fusil, avait couru vers la sortie du hangar. Là, avec cette acuité d'intelligence que l'on a dans des moments semblables, il avait compris par quel procédé s'ouvrirait tout le côté du hangar placé devant l'hélice de l'aéroplane. Il tira sur des cordages, fit déclancher des barres de bois ; en moins de deux minutes, il avait ouvert une baie assez vaste pour livrer passage au taube.

— Pierre, Lucien ! hurlait Fortas.

Lui-même, il était monté dans la nacelle et il avait jeté sur le sol le premier Boche abattu. Pierre et Lucien, obéissant à la voix du chef, escaladèrent la nacelle, et tandis que Pierre s'installait à la place du pilote, Lucien se blottissait entre les jambes de Fortas, à la place de l'observateur.

— Et toi ? et toi ? cria Pierre à Marius.

— Je reste !

Et rassemblant toute son énergie pour donner à sa voix un accent d'autorité irrésistible, Marius ajouta :

— Il faut qu'aucun des Boches ici ne puisse parler. Allez-vous-en !... Je me charge de tout ! Je mettrai le feu à la baraque. Partez ! Partez !...

— L'hélice ! hurla Fortas.

— Ah ! oui, fit Marius.

Il se souvenait. Il savait que l'hélice devait être lancée d'abord par un homme resté à terre.

— Bon sang ! gronda-t-il. Pourvu qu'ils aient le plein d'essence ! Pourvu que tout marche !

(A suivre).

LES REVENDICATIONS DE L'ITALIE



La ville de Trieste, dont voici le panorama, est située en bas d'un amphithéâtre de collines verdoyantes au-dessus d'un superbe golfe ; sa population de 145.000 âmes est en grande majorité italienne ; elle réclame son annexion à l'Italie.



Le port de Trieste est le port principal de l'Autriche-Hongrie ; c'est un colossal entrepôt d'où partent les marchandises à destination du centre de l'Europe ; il est destiné à prendre encore de l'extension ; c'est le siège du Lloyd autrichien.



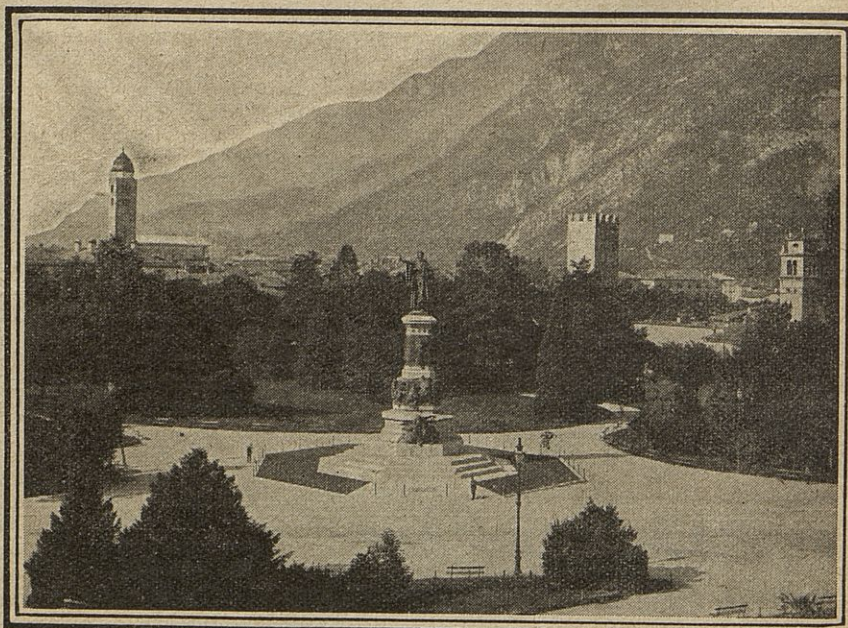
Parenzo est un des meilleurs mouillages de la côte d'Istrie ; à l'entrée du port on voit le rocher de San-Nicolo que domine une vieille tour ; Parenzo est le siège de la diète d'Istrie et de l'évêché ; les navires autrichiens y ont une station.



Voici la vieille place du Forum à Pola, le grand port militaire d'Autriche-Hongrie ; au fond de la place le palais municipal de style vénitien du XV^e siècle ; il sert aujourd'hui de marché et de lieu de réunion.

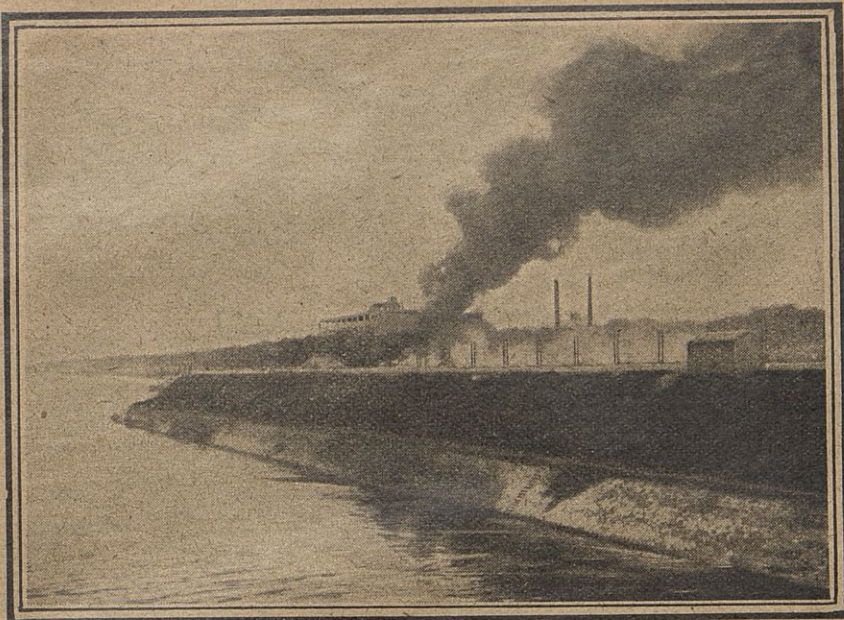


Dans les environs de Trente, la vieille cité italienne que l'Autriche-Hongrie s'est annexée en 1818, s'élève le château Toblino, sur le lac limpide dont les eaux reflètent les montagnes du Trentin.



Trente, qui va retourner à l'Italie, a de nombreux et curieux monuments ; voici le jardin public et la place Dante, au milieu de laquelle s'élève la statue de l'immortel auteur de la « Divine Comédie ».

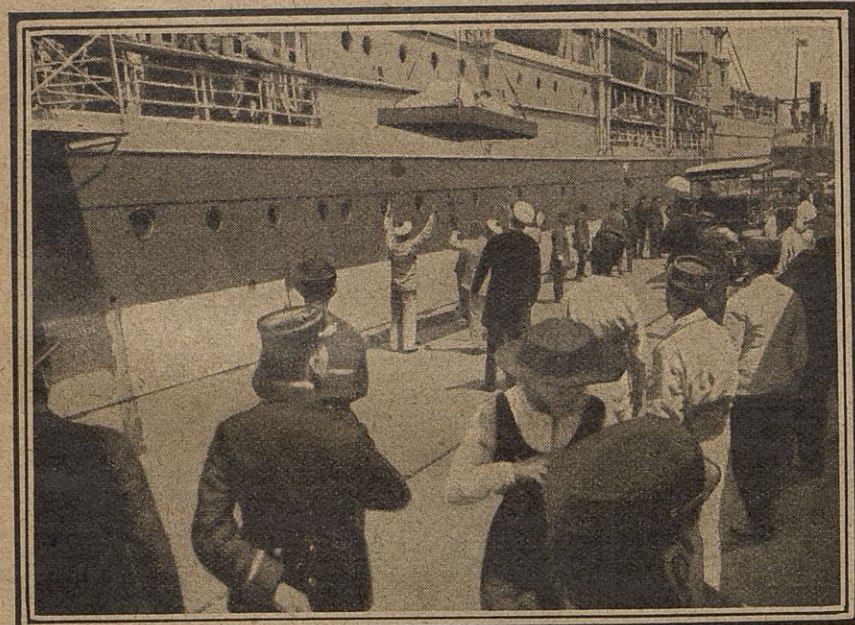
LES ACTUALITÉS



Un incendie a éclaté, le 16 mai, dans l'usine des pneumatiques Continental à Clichy, qui, appartenant à une société allemande, avait été mise sous séquestre dès le début de la guerre. Les magasins étaient remplis de matières inflammables.



Le feu, qui s'était déclaré à midi, n'a pu être éteint qu'à six heures du soir ; il a détruit tous les magasins du quatrième étage où étaient entassés des stocks de caoutchouc. Une enquête judiciaire a été ouverte sur les causes du sinistre.



Les premiers blessés du corps expéditionnaire qui chasse les Turcs de la presqu'île de Gallipoli ont été conduits à Alger à bord d'un grand paquebot ; ils seront hospitalisés et soignés dans les hôpitaux de la ville.



Le débarquement des blessés s'est fait avec les plus grandes précautions. On voit ici comment furent mis à terre les grands blessés couchés dans leurs lits ; on leur évita les cahots et les heurts d'un transport.



Les prisonniers civils qui reviennent d'Allemagne sont unanimes à reconnaître les soins touchants dont ils furent l'objet à leur passage en Suisse ; ils ne trouvent pas de termes assez chaleureux pour remercier notre voisine.



Les soldats suisses prêtèrent de tout leur cœur leur aide à nos malheureux compatriotes ; on les voit ici portant les bambins, leur donnant même le biberon ; d'autres se chargeaient de tous les menus paquets.

LES ACTUALITÉS



La colonie anglaise de Paris a fait déposer sur le socle de la statue de Jeanne d'Arc, de la rue des Pyramides, une magnifique croix de Lorraine en lis et en roses.



Dans toutes les villes d'Italie, de grandes manifestations ont eu lieu en faveur de l'intervention. Voici la foule manifestant devant le palais des ducs à Milan.

SUR LE FRONT RUSSE

Les communiqués officiels du grand état-major des armées russes ont permis de connaître le développement des batailles qui se sont livrées en Galicie occidentale ; le résultat a été le recul du front russe jusque derrière le San, sous les murs de Przemyśl ; toutefois les Allemands, dont les pertes ont été formidables, n'ont pas obtenu le succès qu'ils escomptaient : la percée du front russe ; les armées de nos alliés ont reculé sous le choc de forces supérieures, mais sont restées en liaison complète.

D'après l'ensemble des renseignements parvenus sur les opérations en Galicie, on peut établir comme suit le plan poursuivi par von Hindenburg, plan grandiose d'ailleurs, qui n'a réussi qu'en partie.

L'objectif des armées austro-allemandes semble avoir été Lemberg et tout leur effort devait converger vers cette ville galicienne. Tout d'abord von Hindenburg renforçait par au moins six corps d'armée les forces de l'archiduc Ferdinand-Joseph, placées devant la Dounajec, et le général von Mackensen en prenait le commandement.

Cette puissante armée était appuyée à gauche par l'armée autrichienne du général Dankl, sur la Nida, et par l'armée du général Wayrosh sur la Piliza. La troisième armée autrichienne du général Borviévitch occupait les positions de Bartfeld à la source du San, menaçant sur le flanc gauche l'arrière des positions russes sur la Dounajec.

D'Oujock à Koziowa se trouvait l'armée presque entièrement allemande du général Lintsingen. Enfin, en Bukovine, l'armée autrichienne du prince Eugène, qu'accompagnait l'archiduc héritier, renforcée par les corps allemands du général Pflanzer.

L'attaque en masse se fit à l'est de Cracovie par l'armée de von Mackensen ; les Russes, qui étaient prévenus de ce mouvement, se replièrent en bon ordre

vers le San, en rétrécissant leur front et en infligeant des pertes énormes aux Allemands ; les généraux Lintsingen et Pflanzer et l'archiduc Eugène ne purent avancer vers Lemberg ; au contraire, les Russes poussant leur offensive en Bukovine les repoussèrent jusqu'au Pruth.

Malgré toutes les attaques allemandes, nos alliés ont pu concentrer leurs armées derrière le San ; ils tiennent le front Jaroslaw-Lezakhoff et couvrent Przemyśl. Il est certain qu'ils ont dû abandonner la partie occidentale de la Galicie, mais leur but est de résister devant Przemyśl aux efforts des austro-allemands pendant que leur aile gauche poursuit ses succès en Bukovine.

Car, il y eut ici une manœuvre particulièrement intéressante des armées russes. L'armée du prince Eugène s'était avancée jusqu'au Dniester, espérant tourner l'aile gauche russe pendant que l'offensive allemande se déclenchait de Cracovie. Les Russes prirent tout à coup l'offensive dans cette région ; l'armée autrichienne fut battue devant Kolomyja, et sous la poussée irrésistible des Cosaques, elle dut reculer jusqu'au Pruth. Une dépêche de Bucarest a même annoncé que les Russes avaient réoccupé Czernovitz. Les pertes des Autrichiens en tués et en prisonniers étaient extrêmement lourdes.

L'intérêt de la manœuvre russe était non seulement d'arrêter la tentative d'enveloppement de l'aile gauche, mais aussi de se rapprocher des frontières de la Roumanie à un moment qui pourrait être décisif pour l'intervention de cette puissance.

À côté de ces grandes batailles, l'incursion allemande dans les provinces de la Baltique ne prenait pas grande importance. Dans la région de Chavli, les Russes avaient le dessus ; les Allemands avaient amené des forces considérables, infanterie et cavalerie, mais leurs attaques n'eurent aucun succès ; elles furent toutes repoussées. Nos alliés, à leur tour, franchirent la Doubissa, attaquèrent l'ennemi et lui prirent huit canons. Plus au sud, vers Rossiény, les Allemands furent encore battus ; leur tentative à l'extrême droite russe a été vouée à l'insuccès.

LE PAYS DE FRANCE

offre chaque semaine une prime de

250 francs

au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 31 a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru au bas de la page 14 de ce fascicule et représentant des caissons embourbés dans la plaine de Woëvre.

Le Jury a ainsi motivé sa décision :

« La désolation de ce paysage donne une idée très saisissante des conditions pénibles dans lesquelles notre héroïque armée accomplit sa lourde et glorieuse tâche ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

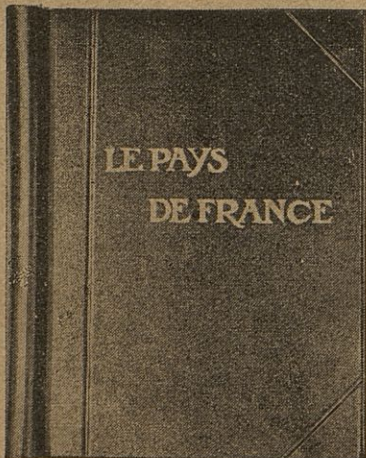
Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure « seule », il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière.)



Reproduction de notre reliure électrique

Avis aux lecteurs du "Pays de France"

Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaisant celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-contre et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons

RELIURE ÉLECTRIQUE P.F.

(Modèle Déposé)

Propriété du PAYS DE FRANCE

2, 4, 6, Boulevard Poissonnière

N°

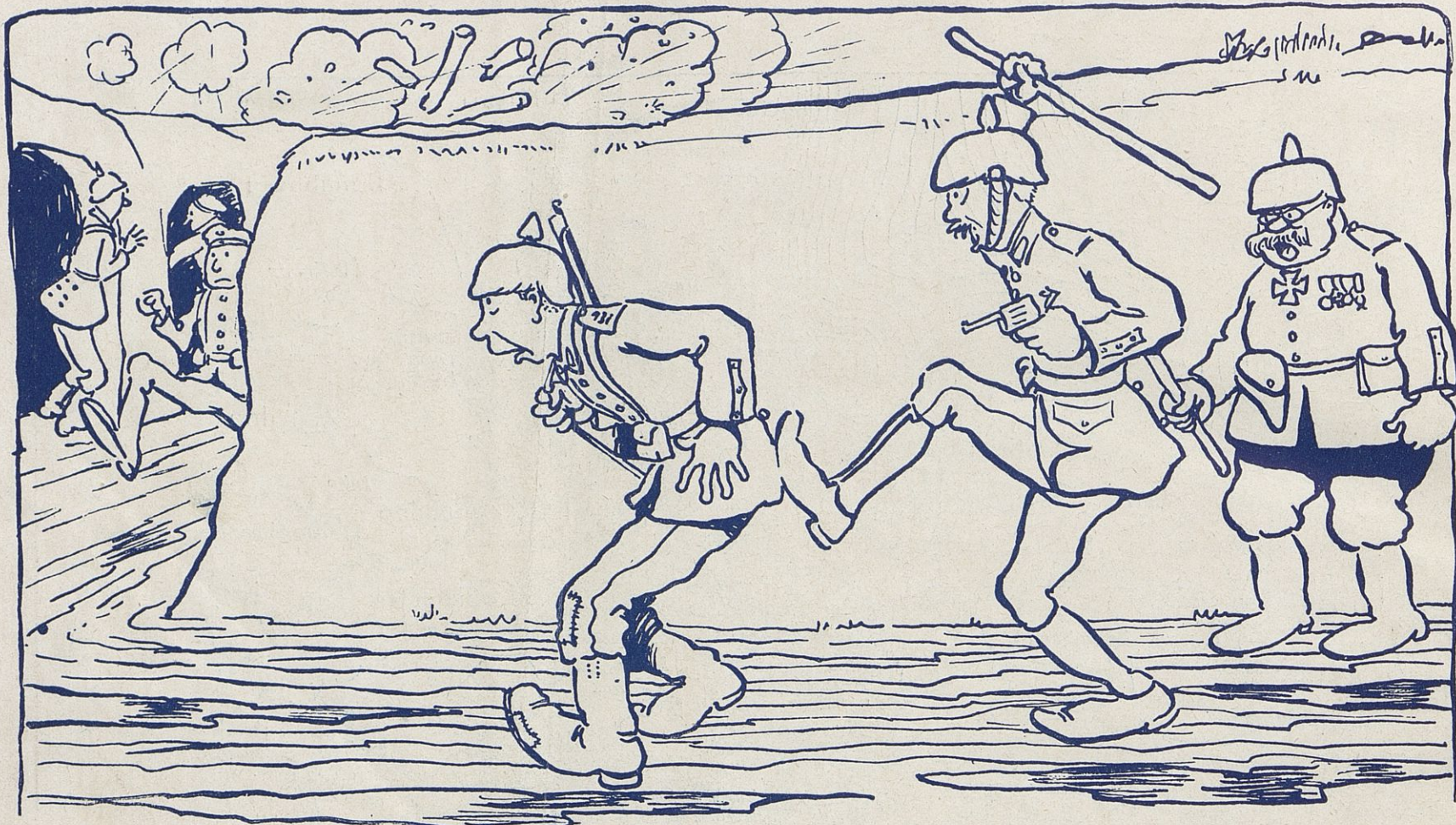
LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures

LES ALLEMANDS NE MANQUENT PAS DE "PAINS"



Dans la tranchée, les pains allemands ne manquent guère...



...et, en dehors, les pains français sont assez abondants.

